



| | | |
|---------------|--|-------------------------|
| Création 2014 | THE FOUNTAINHEAD <i>LA SOURCE VIVE</i> D'APRÈS AYN RAND | |
| | IVO VAN HOVE | 13 15 16 17 18 |
| | COUR DU LYCÉE SAINT-JOSEPH | 19 JUIL À 21H |

ENTRETIEN ► IVO VAN HOVE

COUR DU LYCÉE SAINT-JOSEPH / THE FOUNTAINHEAD
D'APRÈS AYN RAND / MES IVO VAN HOVE

L'ARTISTE EN SOCIÉTÉ : CRÉER ENVERS ET CONTRE TOUT ?

Qu'est-ce que l'acte de création ? Doit-il ignorer les attentes du public ou au contraire intégrer la réception de l'œuvre ? En traversant *The Fountainhead* (*La source vive*), roman de l'écrivaine et philosophe Ayn Rand (1905-1982), le metteur en scène hollandais Ivo van Hove pose des questions essentielles sur le geste de l'artiste et son rapport avec le public.

Dans ce roman publié en 1943, Ayn Rand dépeint l'homme idéal sous les traits d'un jeune et brillant architecte, qui contrairement à son collègue, refuse tout compromis. En quoi ce sujet rejoint-il vos propres interrogations ?
Ivo van Hove : Ces architectes, qui vivent dans le New-York des années 20, incarnent deux archétypes du créateur. Howard Roark suit ses idées et ses rêves. Il cherche à inventer une architecture moderne, radicalement nouvelle, pour la cité de demain. Il refuse de discuter avec les commanditaires et considère ses projets comme des œuvres d'art, qui ne souffrent pas le consensus. Peter Keating au contraire se montre plus pragmatique. Il sou-

haite satisfaire ses clients et s'adapte à leurs besoins. Ses dessins épousent davantage les demandes du marché. A travers ces deux figures se joue la bataille entre innovation et tradition, entre inspiration et compromis, entre idéologie et pragmatisme. Le roman dépeint une guerre des idées, sur une question centrale : qu'est-ce que la création ? Que signifie l'intégrité dans l'acte de créer ? Existe-t-il un juste équilibre entre la démarche commerciale et la pure expression de l'artiste ? En tant que metteur en scène, je me confronte sans cesse à ces interrogations. D'une part parce que le théâtre est un art vivant et collectif, où interagissent et coopèrent de nom-

© D.R.



Le metteur en scène Ivo van Hove.

breux créateurs. D'autre part, parce que, de nos jours, grandit la préoccupation politique d'un théâtre fait pour le public. La baisse ou la stagnation des financements publics accentuent le phénomène et donnent de plus en plus d'importance aux recettes et aux sponsors donc à l'adhésion des spectateurs. Mais contrairement à Ayn Rand, qui clairement tranche en faveur d'Howard Roark, je préfère montrer l'ambivalence des positions.

Amener les spectateurs dans un espace de questionnements et de doutes en montrant la complexité du réel plutôt qu'en le simplifiant : est-ce votre définition d'un théâtre engagé politiquement ?

I. v. H. : Dans mon adaptation, je m'attache en effet à présenter les deux personnages sans prendre parti. C'est au spectateur de former son propre jugement. Le théâtre n'est pas

“L'ART DOIT APPORTER UNE RÉFLEXION ET NON PAS SEULEMENT UNE RÉACTION.”

IVO VAN HOVE

le reflet de la réalité mais ouvre un monde d'imagination. Le metteur en scène propose un regard derrière le miroir de la réalité. L'art est politique parce qu'il résonne avec ce qui traverse la société : il doit apporter une réflexion et non pas seulement une réaction comme les médias.

Plusieurs histoires s'enchevêtrent, de la rivalité entre les architectes à la passion amoureuse de l'un d'eux. Comment avez-vous conçu l'adaptation scénique de ce roman de près de 700 pages ?

I. v. H. : Nous l'avons articulée sur les questionnements concernant l'essence de la création pour parvenir à un texte de 150 pages. Sur scène, la production se fait à vue et dévoile le processus du théâtre. Des projections vidéo permettent aussi de visualiser les conceptions architecturales et leur matérialisation. On montre la fabrique de la création !

Entretien réalisé par Gwénola David

FESTIVAL D'AVIGNON. Cour du Lycée Saint-Joseph. Du 13 au 19 juillet 2014, à 21h, relâche le 14 juillet. Tél. 04 90 14 14 14. Durée : 3h30.

Réagissez sur www.journal-laterrasse.fr

Ivo Van Hove

Pas de démocratie en art

Du roman d'Ayn Rand, *The Fountainhead*, paru en 1943 qui raconte la lutte d'un architecte individualiste et visionnaire pour imposer ses idées dans le New-York des années 20, on ne connaît qu'une adaptation au cinéma datant de 1949, avec Gary Cooper. Le metteur en scène belge Ivo Van Hove en monte une version théâtrale.

Le roman a une dimension politique très forte. Il prône l'individualisme contre le collectivisme. Est-ce ce qui vous a intéressé ? Ce qui m'a intéressé, c'est qu'il parle des choix qu'on peut faire en tant qu'artiste. En Hollande, les subventions étant réduites depuis deux ans, il faut trouver des solutions. Et on a le choix entre faire un théâtre commercial et continuer à faire un théâtre intègre. Moi je suis soutenu par des sponsors. Mais beaucoup de mes collègues sont obligés de faire des choix commerciaux.

Le héros, Howard Roark, qui refuse tout compromis, est traité d'individualiste et d'égoïste. Comment le jugez-vous ? Dans le roman, Howard Roark incarne l'homme idéal. Il croit vraiment à l'intégrité de ses créations et n'a que du mépris pour la médiocrité. Sur ce point, je suis un peu comme lui (*rires*) car en art, il n'y a pas de démocratie. Mais le théâtre n'est pas là pour dire ce qui est bien et mal. Et puis je ne soutiens pas le positionnement politique d'Ayn Rand. Ce que je veux mettre en scène, ce sont les idées et les ambivalences des personnages. Howard Roark est un visionnaire mais il ne réalise pas ses projets. Alors on se demande ce qu'il apporte à la société. Et il méprise son adversaire parce qu'il construit des bâtiments sociaux. Or aujourd'hui, l'architecture sociale est devenue très importante.

Et c'est tout autant admirable.

Howard Roark tombe amoureux de Dominique Francon, une femme qui rejette totalement l'amour,

par peur de s'attacher et de perdre son indépendance.

Comme Anne-Marie Stretter, l'héroïne d'*India Song* de Marguerite Duras, elle ne veut pas souffrir. En plus, elle juge le monde médiocre. Et elle ne veut pas d'une relation uniquement sexuelle avec Howard Roark. Alors elle fait tout pour le rejeter. **L'histoire parle d'architecture. N'est-ce pas l'occasion de faire une scénographie très spectaculaire ?**

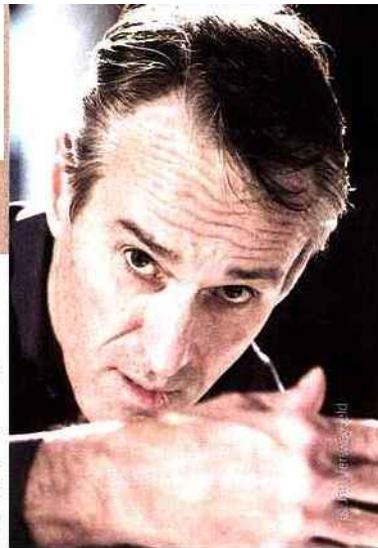
Je mets surtout en scène les idées du roman. Je ne veux pas montrer les édifices qu'Howard et son rival dessinent. On va utiliser la vidéo, mais il y aura aussi de la musique en live inspirée du XXe siècle parce que l'histoire se passe dans les années 20 qui ont vu la naissance de la musique moderne.

Le roman d'Ayn Rand est énorme. Qu'en avez-vous gardé pour la scène ?

On passe de 750 pages à 130. On a dû réduire le nombre de personnages pour n'en garder que 10. Mais je suis resté très fidèle au texte original.

Propos recueillis par HC

■ *The Fountainhead*, d'après le roman d'Ayn Rand, mise en scène d'Ivo Van Hove. Cour du Lycée Saint-Joseph, 04 90 14 14 14, à 21h du 13 au 19/07, relâche le 14/07



En quête de solitude



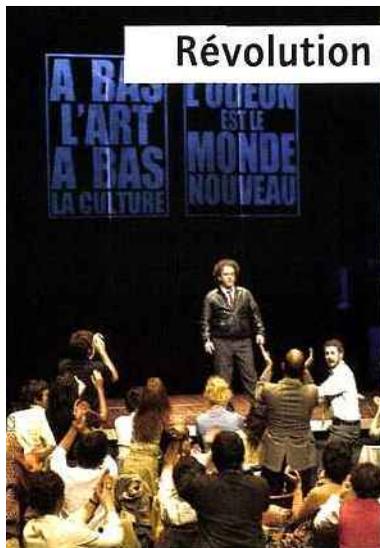
Fabrice Murgia

S'il est des récurrences, la solitude en est une dans le travail de Fabrice Murgia. Un moteur, une recherche constante. Avec *Notre peur de n'être*, il propose de découvrir comment les technologies nouvelles sont responsables du repli sur soi de nos contemporains.

A quelles découvertes la recherche de la solitude vous a-t-elle conduit ?

La solitude a joué le premier rôle dans chacun de mes projets. J'ai tenté de la peindre avec les couleurs de mon époque. Souvent, c'est la lumière des écrans qui cause le drame. Je vois une forme de tragédie moderne dans cet acharnement à observer le monde sans pouvoir être entendu. Et petit à petit, les per-

Révolution et héroïsme



Denis Guénoun sera présent à Avignon avec deux pièces : la reprise de *Mai, Juin, Juillet*, un texte que lui a commandé Christian

Schiaretti et la création du poème de Victor Hugo, *Les pauvres gens*, que lui-même met en scène.

Mai, Juin, Juillet est une commande que vous a passée il y a trois ans Christian Schiaretti.

En partie, puisque la commande ne concernait que les événements de mois de mai 68 à l'Odéon avec Jean-Louis Barrault. Et il m'a semblé pertinent d'élargir le sujet à ce qui s'était passé en juin avec la réunion des directeurs de théâtre à Villeurbanne et en juillet avec la crise qu'a vécue Jean Vilar à Avignon. Ce n'est pas un document historique. Ça parle avant tout d'une énorme secousse sociale et de la manière dont nos responsables y font face.

Justement, comment ont-ils réagi ?

Ils se pensaient solidaires du mouvement du mois de mai. Sauf que la situation était très différente pour Jean Vilar puisque le festival d'Avignon a lieu en juillet donc après la retombée de la révolution.

Vous avez écrit la pièce comme un poème.

J'ai essayé de trouver une forme qui corresponde à chaque mois : mai est très lyrique et en vers libres, juin est un peu plus comptable et donc en prose et juillet est dans une espèce de

sonnages ressemblent aux machines, et les machines ressemblent aux personnages. Un jour, la solitude est partie. J'avais trop de travail. Et quand je me suis senti moins seul, je n'arrivais évidemment plus à écrire. J'ai donc pris la décision de partir dans les déserts du monde. Je ne l'ai pas retrouvée, mais voyager m'a appris qu'en dehors de la solitude, le monde existait.

Que va découvrir le spectateur lorsque le plateau s'allumera à Avignon ?

Comme d'habitude, une série de tableaux visuels qui me permettent d'exprimer un sentiment. Je démarre d'un choc, d'un constat, jamais d'une analyse. On évite de prendre le spectateur pour un con. Le plateau est l'ultime expérience collective, qui relie nos imaginaires dans ce qu'ils ont de plus intimes. C'est un lieu unique pour parler de la solitude. Un lieu dans lequel on est seul, ensemble. Pour *Notre peur de n'être* plus spécifiquement, j'aimerais que le début se passe dans le noir, que les mouve-

Denis Guénoun

porte-à-faux, un mixte des deux.

L'auteur, donc vous, apparaît dans la pièce mais sous les traits d'une femme. Pourquoi vous travestir ?

Entre les leaders de mai, les directeurs de juin et les protagonistes de juillet, il n'y avait que des hommes. Et l'idée d'écrire une pièce qu'avec des hommes m'énervait. Comme je pouvais difficilement inventer un leader féminin, la seule place qui restait pour une femme était celle de l'auteur.

Vous serez aussi présent au Festival avec le très beau texte de Victor Hugo, *Les pauvres gens*. Comment l'avez-vous mis en scène ?

C'est une expérience menée avec les élèves de l'Institut Supérieur des Techniques du Spectacle. Le groupe prend en charge le récit à la manière d'un chœur. La règle du jeu de ces travaux de fin de formation, c'est qu'ils manient des objets techniques. Donc, il y a un travail fait sur le récit, la lumière, le son et la machinerie.

C'est un poème qui nous donne envie d'être meilleur.

On ne peut pas mieux dire que ça (*rires*). Il fait partie du cycle que Hugo appelait *Les petites épopées* qui étaient des actes héroïques de la vie ordinaire. C'est aussi un texte qui a été un vecteur d'instruction publique dans l'école républicaine. Moi, je l'ai appris à l'école en Algérie, à Oran.

Propos recueillis par HC

■ *Mai, Juin, Juillet*, de Denis Guénoun, mise en scène de Christian Schiaretti, avec Marcel Bozonnet, Robin Renucci. Opéra Grand Avignon, 04 90 14 14 14, à 22h du 14 au 18/07, relâche 17/07, à 18h les 16 et 19/07

■ *Les Pauvres Gens*, de Victor Hugo, mise en scène de Denis Guénoun. Gymnase du Lycée Saint-Joseph, à 18h du 24 au 26/07

ments apparaissent de manière magique puis que l'acteur sort de l'ombre et prenne en charge l'histoire afin de diriger la machine.

Votre propos est-il un message ? Une mise en garde ?

Il ne s'agit pas de parler du cyberspace et de ses maléfices, je veux juste dresser des portraits d'êtres seuls. Une solitude d'aujourd'hui, lointaine de celle d'il y a dix ou vingt ans. Mais on ne peut pas parler de la solitude d'aujourd'hui sans parler de communication ou de non-communication. Je ne donne ni message, ni solution. Sur le plateau, on verra des êtres handicapés par la surcharge d'informations et inévitablement, on pourra imaginer que je dénonce cet état.

Propos recueillis par François Varlin

■ *Notre peur de n'être*, texte et mise en scène Fabrice Murgia. Gymnase du Lycée Aubanel, 04 90 14 14 14, à 20h du 21 au 27/07

reportage**L'avant scène**

Et si un spectacle se jouait avant même sa première ? Travail à la table, filages, essais... : chacun sa méthode mais le moment reste crucial. Rencontres de metteurs en scène et d'acteurs en cours de répétitions.

coup de maestro pour Coup fatal

C'est dans le spectacle d'Alain Platel, pitié!, que l'on découvre la voix d'ange de Serge Kakudji en 2008. Un chanteur de Lubumbashi au Congo ? Trop beau pour y croire. "Serge a appris à chanter en écoutant la radio. Qui plus est de la musique classique, peu répandue en Afrique", se souvient le chorégraphe et metteur en scène. Après des ateliers au Zimbabwe, le vocaliste croise Faustin Linyekula, et dans The Dialogue Series: Dinozord III, le prodige s'approprie des extraits de Mozart. Sa route passera ensuite par Aix-en-Provence, Bruxelles et le KVS (le théâtre royal flamand) qui l'accompagne aujourd'hui dans ce projet hautement musical, Coup fatal.

Collaborateur du KVS, Paul Kerstens, qui vit entre la capitale belge et Kinshasa, a initié avec Serge Kakudji la première mouture de ce spectacle en 2010, au festival de Kinshasa. "J'ai aidé à la rencontre de Serge avec des musiciens locaux que je fréquentais. Ils ont travaillé ensemble sur cinq airs baroques - un autre univers pour eux. Serge les a guidés. Aujourd'hui, cette musique leur appartient aussi. A Kinshasa, lors de la présentation, j'ai pu me rendre compte que le public en était fou !" Peu à peu, les rejoignent le compositeur Fabrizio Cassol, saxophoniste du groupe Aka Moon, puis Alain Platel, chef de bande des Ballets C. de la B. Cassol va tresser une bande-son puisant dans le répertoire européen baroque ou la musique populaire kinoise. Platel lui a apporté quelques propositions : "Mais cela est avant tout un concert, pas du théâtre musical. J'ai eu des idées simples comme les faire jouer debout... Il y a aussi cet hommage aux sapeurs. J'ai également demandé à l'artiste Freddy Tsimba de réaliser ce rideau de scène..." C'est à travers ce dernier point que la dimension politique, voire subversive, du projet apparaît : il faut en effet s'approcher du plateau pour comprendre que ce rideau doré est fait de milliers de douilles. Nous rappelant que la république démocratique du Congo n'a rien d'un régime d'opérette.

Cela étant, dans la seconde partie de Coup fatal, la scène devient le lieu d'un défilé joyeux et rageur, Serge Kakudji en déesse indienne et froc, Rodriguez Vangama en habit de colonel et manteau de fourrure... ce dernier, guitariste, est aussi le chef d'orchestre. "Il n'y a pas de partition, Rodriguez connaît tout par coeur. Dès qu'un musicien se trompe, il le reprend", confirme Kerstens.

De Bach à Gluck, les envolées sont lyriques, avec un supplément d'âme : Eurydice à Kinshasa pour faire court. "Un métissage. Je trouve que lorsque des artistes d'autres cultures s'approprient cette musique baroque, elle devient plus belle", nous dit Platel. En plus de Serge Kakudji,

la pièce s'éclaire d'un duo mémorable, composé des chanteurs Russell Tshiehua et Bule Mpanya qui n'ont pas leur pareil pour se moquer d'eux-mêmes, draguer le public ou chanter divinement. Fabrizio Cassol a ajouté à leur répertoire une des plus belles chansons de Nina Simone, conscience noire s'il en fut : Young, Gifted and Black. Il n'en fallait pas moins pour rivaliser avec Bach... "Pour eux, cet air de Nina Simone a été une découverte. Comme si cette chanson leur parlait et parlait d'eux", se souvient Platel.

Après la longue tournée de pitié!, Serge Kakudji a connu les plus beaux théâtres et opéras d'Europe. "Mais il est toujours resté en contact avec son pays, y revenant, animant des concerts, pour le partage. Coup fatal, ce n'est pas un concert autour de sa personne.

Je crois que l'on voit tout le monde et que l'on fait une rencontre avec chacun." Comme Bouton, l'un des joueurs de likembe (sorte de piano à pouces), le cadet de cette aventure, mais pas le moins attachant. "Grandir dans la vie, c'est important, dit encore Alain Platel, emporté par la tornade musicale de Coup fatal. Ce spectacle, c'est un immense cadeau." On n'est pas loin de penser la même chose. P. N.

"à Kinshasa, lors de la présentation, j'ai pu me rendre compte que le public était fou de cette musique !" Paul Kerstens, du KVS. Initiateur du projet Coup fatal

Orlando... ou la politique familiale

Le mistral souffle comme un damné à la descente de la gare d'Avignon-TGV, heureusement le chauffeur du bus municipal connaît la Fabrica : "La nouvelle salle de répétitions ?", et nous indique le chemin, après être descendu à l'arrêt de Montclar, pour rejoindre l'équipe d'Olivier Py installée là, en autarcie complète, depuis quelques semaines pour travailler Orlando ou l'Impatience. D'Avignon, nous ne verrons pas même les remparts. Seulement ce quartier de banlieue qui sommeille, bercé par le vent et le soleil. A l'entrée de la salle, l'acteur Philippe Girard fume une clope, drapé dans un peignoir de soie rose : "Vous jouez quel rôle ? - Vous verrez bien", esquive-t-il dans un sourire. On hésite : l'un des metteurs en scène ratés que rencontre Orlando au cours de sa quête de père ? Ou le ministre de la Culture qui cultive de préférence ses penchants pour l'humiliation ou ses aspirations spirituelles, invoquant Dieu à tout bout de champ ? A l'intérieur, où seul le plateau est éclairé, les acteurs s'installent dans l'aire de jeu surélevée, encadrée par des pans de bois brut et des escaliers manipulables à loisir et qui révèlent, une fois retournés, des paysages de villes, des façades d'immeubles ou des ponts peints par

Pierre-André Weitz. Olivier Py est assis au premier rang et les acteurs et techniciens se mettent progressivement en place pour un filage complet.

C'est une comédie et les costumes en font foi : Mireille Herbstmeyer, qui joue la Grande Actrice et la mère d'Orlando, claudique, un pied nu et l'autre perché sur un talon aiguille, perruque rousse flamboyante, et attend qu'Orlando lui passe sa robe avant d'entrer en scène. Leur scène se répétera plusieurs fois : Orlando (Matthieu Dessertine), jeune poète incomplet, veut connaître le nom de son père. Mais la nuit de sa conception – un soir de fête qui rassemblait toute la profession du théâtre –, la Grande Actrice a forcé sur l'alcool et sa mémoire flanche.

Orlando fera alors le tour de tous ses pères possibles, autant d'artistes ratés qui, malgré tout, nous livrent de belles définitions du théâtre : "Le théâtre, en général, est une figure de l'échec !, constate Olivier Py.

Dans le théâtre, on vise toujours autre chose, et plus que le théâtre. On vise la transcendance – par la politique, la mystique, le poétique, la philosophie... On vise l'art pour l'art, apprendre à mourir. Alors le théâtre n'est jamais à la hauteur de ce qu'il désigne et c'est dans cet échec qu'il trouve son sens."

Olivier Py dit aussi que chaque père de la pièce lui ressemble : "Ce sont des tentatives théâtrales que j'ai faites moi-même, que ce soit le théâtre politique, l'art pour l'art ou le théâtre mystique. Je crois que j'ai écrit cette pièce parce que je n'ai pas eu de père de théâtre. Enfin, je n'en ai eu qu'un et c'est celui à qui la pièce est dédiée, Bruno Sermonne. Il n'était pas un père institutionnel et, surtout, il ne voulait pas de ce rôle de père. Mais c'est lui qui m'a appris à penser. J'étais un petit intello khâgneux plein de raideurs et de crampes idéologiques et il a fait voler tout ça en éclats. On a travaillé vingt-cinq ans ensemble, jusqu'à sa mort en octobre."

Une comédie est fatalement cruelle, c'est même ce qui en fait le sel.

Ces pères n'ont alors pour Orlando que de basses visées. "Le rapport avec les pères est assez violent. Il y en a un qui le prostitue, un autre veut le sauter, un troisième veut l'assassiner... Enfin, c'est le rapport que ma génération a pu avoir avec les soixante-huitards ! La génération de 68 débute en voulant tuer le père puis continue en cherchant à tuer le fils. Elle refuse absolument d'être père, c'est normal, c'est leur histoire."

Dans son entreprise d'autoportrait éclaté, l'auteur ne ménage personne et la figure du ministre, irrésistiblement interprété par Eddie Chignara, évoque inmanquablement Frédéric Mitterrand, qui mit fin avant l'heure au contrat de Py comme directeur de l'Odéon... L'intéressé s'en défend pour mieux persifler ! "Franchement, je pense que ce personnage est beaucoup plus spirituel que Frédéric Mitterrand, beaucoup plus profond. C'est un personnage qui me ressemble beaucoup aussi. Tous me ressemblent d'ailleurs, mais le ministre particulièrement, car dans cette pièce j'ai voulu raconter ma vie avec le politique."

Si l'alliance entre l'art et le politique bat de l'aile, une utopie sera quand même réalisée dans la pièce, celle d'un trio

amoureux entre Orlando, Ambre et Gaspard et, même si la maladie et la mort s'en emparent, un enfant va naître qui, bien sûr, fera du théâtre.

De toute la répétition, Olivier Py ne bronche pas, n'intervient jamais. Ce sont les acteurs qui décident de reprendre une scène et mènent le jeu. On s'en étonne. "Je sais que c'est un peu décevant pour ceux qui assistent à des répétitions, mais je parle toujours aux acteurs seul à seul. La mise en scène est la première chose que je fais. La direction d'acteurs vient après. Et là, c'est uniquement un rapport de personne à personne. Je crois qu'il faut absolument rendre l'acteur autonome. Il faut arriver à faire de lui un artiste collaborateur avec qui on travaille, sinon on n'a qu'une marionnette et on n'aura jamais ce qui est le plus beau : ce que l'acteur propose et qu'on ne lui a pas demandé. Alors, c'est vrai que ce travail ressemble un peu à celui d'un psychanalyste, on se contente de rire ou de faire 'hum hum'... mais ça peut suffire !" Dans le train du retour, on songe à l'impact de cette pièce pour sa première édition de directeur du Festival d'Avignon, au signe fort qu'elle va donner sur la place du théâtre et du politique dans la cité, sans se départir de l'humour et du rire, du grotesque et du spirituel. On est comme Orlando : impatient. F. A.

"c'est vrai que ce travail ressemble un peu à celui d'un psychanalyste, on se contente de rire ou de faire 'hum hum'... mais ça peut suffire !" Olivier Py, metteur en scène d'Orlando...

The Fountainhead : architecture d'un système

"Je ne sais pas ce que l'on va faire. C'est une partie que nous n'avons pas encore travaillée." Ivo van Hove annonce la couleur. Une répétition n'est pas un spectacle. C'est une séance de travail. Un fragment d'oeuvre en cours amené à s'intégrer par la suite dans un ensemble cohérent. "Le défi, c'est de transformer un roman en une soirée de théâtre. La réflexion doit se faire à différents niveaux. Car l'ensemble doit prendre forme au coeur même des répétitions", explique le metteur en scène.

Le mot "défi" n'est pas trop fort s'agissant de *The Fountainhead*, roman publié en 1943 par Ayn Rand dont l'intrigue se déroule en 1920. D'abord parce que le livre est un pavé de 687 pages. Ensuite parce que c'est la première fois qu'Ivo van Hove adapte un roman au théâtre. Jusqu'ici, ce metteur en scène basé à Amsterdam s'est plutôt fait remarquer pour ses transpositions fort réussies de films d'Ingmar Bergman (Cris et Chuchotements, Scènes de la vie conjugale) ou de John Cassavetes, dont il a notamment adapté au théâtre *Opening Night* et *Faces*.

"la réflexion doit se faire à différents niveaux. Car l'ensemble doit prendre forme au coeur même des répétitions" Ivo van Hove, metteur en scène de *The Fountainhead*

Des exemplaires du livre, en néerlandais et en anglais, dont on voit qu'ils ont été abondamment consultés, traînent sur plusieurs tables dans la salle de répétitions. De belles proportions, la salle située à l'arrière du Stadsschouwburg au centre d'Amsterdam a la forme d'un carré dont un des côtés est une immense baie vitrée donnant sur un canal. Assis à une table, un acteur pétrit de l'argile. Il s'agit de Ramsey Nasr, qui incarne

l'architecte Howard Roark, personnage principal du roman. Un bruit mat. L'argile s'aplatit sur le plan de travail où s'étale une maquette inachevée. A demiconcentré, il s'adresse à un homme apparu dans son dos. C'est Steven Mallory, un sculpteur, interprété par l'acteur Robert de Hoog. Légèrement en retrait, l'actrice Halina Reijn, enveloppée dans un imperméable, joue Dominique Francon, la maîtresse d'Howard Roark. Les deux autres ne semblent pas la voir. Fixée au-dessus de la table, une caméra capte le plan de travail et la maquette projetés sur un écran. Dans le fond de la salle, des magnétophones à bande donnent l'impression de se trouver dans un studio du GRM dans les années 1950. Ivo van Hove arrête la scène. Le visage pointu, jean et chemise noire, il observe l'espace vide où les comédiens se trouvaient une seconde plus tôt comme s'il discernait ce qui doit s'y passer. Après quelques explications, on reprend.

Silence total. L'argile est pétri à nouveau, avec des gestes similaires. Puis le dialogue entre les deux hommes. Le jeu de Robert de Hoog, un verre de bourbon à la main, est nettement plus appuyé. La scène sera rejouée plusieurs fois, interrompue par des remarques d'Ivo van Hove ou par des recherches dans le texte original en anglais afin de préciser le sens de certaines parties du dialogue ou par d'autres détails techniques. Assister à ces différentes versions d'un segment très court, même pas une scène entière, donne la mesure de ce dont sont capables les acteurs. Car ils ne reproduisent jamais les mêmes gestes, ne creusent pas le même sillon, mais abordent chaque version avec un engagement total comme un moment unique.

Pour l'observateur extérieur, ce qui prend forme peu à peu à travers cette répétition d'une même scène qui n'est cependant jamais tout à fait pareille, c'est l'intensité des rapports entre les deux hommes dont l'un paraît nettement dominé par l'autre. Steven Mallory, physiquement et moralement brisé, effondré face à Howard Roark. Ce dernier restant intraitable devant la moindre manifestation de faiblesse, jusqu'à faire preuve d'une troublante insensibilité. L'effort du metteur en scène consiste alors à modeler les mille facettes, visibles et invisibles, de cette violence. "Nous ne faisons pas des essais. Le principe est que chaque version est à chaque fois considérée comme la meilleure. Il faut une nécessité vitale pour s'investir dans quelque chose que l'on ne connaît pas encore", explique Ivo van Hove.

Contrairement à beaucoup de metteurs en scène, il délaisse le travail préparatoire à la table avec les acteurs pour se concentrer sur les répétitions. "Tout part de là. Le spectacle se développe à partir des répétitions. C'est un processus de pensée. Cette scène que nous venons de jouer, par exemple, il y a une philosophie qui la sous-tend. C'est seulement pendant les sept dernières minutes de travail que nous avons enfin trouvé ce que nous cherchions." H. L. T.

"c'est un processus de pensée... Cette scène, c'est au cours des sept dernières minutes que nous avons trouvé ce que nous cherchions" Ivo van Hove, à propos de *The Fountainhead*

le théâtre musical de Huis

Si les répétitions d'un spectacle évoquent souvent un puzzle encore incomplet, celles de *Huis*, diptyque à partir de textes de Michel de Ghelderode (*Le Cavalier bizarre* et *Les Femmes au tombeau*) mis en scène par Josse De Pauw, ajustent l'air de rien des éléments épars pour atteindre des moments magiques d'une intensité aussi étrange que magnétique.

"Rien de plus". Ces mots sur le prompteur, dans la grande salle vide du Singel à Anvers, prêtent à de multiples conjectures. Il est toujours étonnant de voir comment une phrase isolée de son contexte peut éveiller dans l'imaginaire une foule de possibilités nébuleuses. Quelque chose de sentencieux, presque de définitif, s'esquisse dans l'association de ces trois mots que la suite va amplement confirmer. Ils sont apparus de façon quasi fortuite pendant les essais de son et de lumière au cours des répétitions.

Les acteurs ne sont pas encore montés sur le plateau. La musique aux accents épiques évoque une bande-son de cinéma, avec en avant une guitare qui pleure gentiment. Composée par Jan Kuijken et interprétée par l'orchestre de l'Opéra de Flandre, elle joue un rôle important dans cette création que Josse De Pauw n'hésite pas à qualifier de théâtre musical. Pour des raisons financières évidentes, elle n'est pas interprétée sur scène et a dû être enregistrée. Après *L'Âme des termites* et *Les Pendus*, ce spectacle est le troisième projet commun de Kuijken et De Pauw.

Bientôt, dans l'espace vide, résonnent des notes d'orgue auxquelles se superpose un carillon. Des actrices sont montées sur la scène. Avec elles un chanteur lyrique dont la voix est accompagnée à l'orgue. Josse De Pauw leur fait répéter une partie chantée ainsi qu'une série de déplacements. Le décor est minimal : quelques bancs de bois et, dans un angle, un grand escabeau. "Stop". Le metteur en scène interrompt l'essai. Après quelques commentaires, les actrices quittent le plateau. Les bancs sont remisés.

"Stop". Josse de Pauw interrompt l'essai. Après quelques commentaires, les actrices quittent le plateau. Les bancs sont remisés répétition de *Huis*

En fond sonore, on entend des cris, des cloches ainsi que des bruits de pas. Effet étrange. Un par un, des acteurs en sous-vêtements (ils portent leurs costumes sous le bras) s'installent dans l'espace. La plupart sont âgés. Il y a en eux quelque chose de vulnérable. Josse De Pauw fait partie du groupe. En pyjamas ou chemises de nuit, ils se couchent. C'est la nuit. Tout le monde dort.

Lentement un homme se lève, enroulé dans son drap. Le voilà bientôt habillé en femme. Il tourne sur lui-même, fait virevolter sa robe avec des mouvements féminins. Esquisse des pas de danse. Un autre prend par la main le crossdresser somnambule et le reconduit à son lit.

Cette scène un peu folle est le prélude à une série d'événements étranges imprégnés par l'atmosphère nocturne. Un troisième homme, regard dans le vide, semble intrigué. "Les cloches, dit-il. Je les ai entendues." Les autres se moquent de lui. Le mot "dingue" n'évoque-t-il pas le "ding-dong" d'une cloche ? Les railleries cèdent bientôt le pas à la superstition et à la peur. Les cloches entendues dans le sommeil portent malheur. Ce sont les cloches d'un

village ancien. Là où ils se trouvent, il n'y a pas de clocher. En quelques touches placées au bon moment et au bon endroit, la scène a basculé dans un mélange truculent de grotesque et de fantastique.

Plus grand monde ne s'intéresse aujourd'hui à l'oeuvre de Michel de Ghelderode, dramaturge et poète belge né dans une famille flamande mais ayant choisi d'écrire en français. Or, il suffit à Josse De Pauw d'un bout de filage pour montrer à quel point cet auteur n'a pas pris une ride. Précisons que le spectacle est joué en néerlandais dans une traduction due au metteur en scène. D'où les surtitres en français de cette fable ironique où le Moyen Age se superpose au monde contemporain. "Il n'y a pas longtemps, j'ai mis en scène Escurial de Michel de Ghelderode, explique Josse De Pauw. J'ai eu beaucoup de plaisir à renouer avec cet auteur.

Ghelderode parle d'une Flandre mythique que je comprends très bien et qui m'inspire. Il a un langage qui me semble très juste pour parler de la lâcheté de l'homme. Il ne méprise pas ses personnages, mais il ne les épargne pas non plus. Ce thème de la faiblesse humaine a toujours été important pour moi. Je me sens très à l'aise dans cet univers. La première partie du spectacle a été construite en quelque sorte à partir de la musique. La deuxième est plus intime. Le lien entre les deux, c'est la mort." H. L. T.

Le Prince de Hombourg rêve de gloire et d'amour

Tous ses soldats répondent à l'appel mais lui n'est pas à son poste. Le prince Frédéric Arthur de Hombourg, général de cavalerie, est endormi sous un chêne. En pleine crise de somnambulisme, il se tresse une couronne de lauriers ; et donne en spectacle le plus intime de lui-même. Son inconscient à ciel ouvert révèle un rêve de gloire. Le prince se voit en vainqueur de la bataille prévue dans quelques heures contre l'ennemi suédois. L'électeur et l'électrice de Brandebourg ainsi que la princesse Natalie, leur fille, assistent à la scène. Par jeu, l'électeur prend la couronne des mains du prince et la remet à Natalie. De quoi troubler le songe du dormeur. Tous s'écartent, mais il a vite fait d'attraper un gant de la jeune fille que, dans un murmure, il appelle "ma fiancée".

"la pièce semble mue de l'intérieur par une pulsion qui, sans cesse, l'entraîne hors de son cadre" Anne Alvaro, l'électrice de Brandebourg dans *Le Prince de Hombourg*

Telle est l'ouverture notoirement étrange d'une des pièces les plus singulières du répertoire. *Le Prince de Hombourg* d'Heinrich von Kleist a beau être un classique, notamment mis en scène par Jean Vilar dans la cour d'Honneur (en 1954, avec Gérard Philippe dans le rôle-titre), on ne sait jamais par quel bout prendre ce texte aussi fascinant qu'énigmatique. Le fait que cette pièce soit la dernière oeuvre de l'auteur – Kleist mettra fin à ses jours deux ans après l'avoir écrite – ajoute aux multiples possibilités d'interprétation une dimension testamentaire.

" C'est une oeuvre extrême, comme taillée à coups d'épée dans la chair vive", remarque Giorgio Barberio Corsetti à qui revient la lourde responsabilité de succéder à Jean Vilar en reprenant ce texte devenu légendaire dans l'histoire du Festival d'Avignon. " *Le Prince de Hombourg* opère à plusieurs niveaux comme par un effet de mise en abyme.

Plusieurs conflits se superposent dans la structure même de la pièce : le désir opposé à la loi, l'émotion à la rationalité, le rêve à la réalité. Il y a une limite très stricte qui est tracée entre ce qui est autorisé et ce qui ne l'est pas. Ne pas respecter cette limite revient en quelque sorte à s'exclure. Cela me fait penser parfois à la fondation de Rome avec le combat entre Romulus et Rémus. Quand Rémus franchit par raillerie le sillon sacré tracé par son frère pour délimiter l'emplacement de la ville, celui-ci le tue.

La dimension symbolique est très forte dans la pièce. Mais c'est une symbolique sauvage, jamais figée."

La comparaison de Corsetti avec la fondation de Rome est d'autant plus pertinente que l'on présente souvent Kleist comme le poète de la Prusse, Etat dont la création remonte au début du XVIIIe siècle. Contrairement à Rome, la Prusse ne peut revendiquer la moindre mythologie concernant ses origines. La force de cet Etat-nation repose d'abord sur son armée – même si celle-ci fut défaite par les troupes de Napoléon – et sur sa capacité à faire régner l'ordre. De là, le conflit fondamental à l'oeuvre dans *Le Prince de Hombourg* : d'un côté l'absolu de la loi, de l'autre l'individu souverain. C'est dans la tension entre ces extrêmes irréconciliables que se démène ce personnage déstabilisé qu'est le Prince. Kleist se définissait lui-même comme un "homme inexprimable".

Sans vouloir assimiler l'auteur à sa création, il y a incontestablement chez le Prince quelque chose d'insaisissable, malgré la transparence qui lui fait dévoiler ses pulsions intimes en public. A croire qu'il en sait moins sur lui-même que ses congénères. Hanté par son rêve de gloire et d'amour, il ne retrouve pas le nom de celle dont il a volé le gant. Mais le plus étrange de l'affaire, c'est que le gant en question est encore dans sa main à son réveil.

"La complexité du personnage tient beaucoup à ce mélange entre inconscient et réalité, analyse Xavier Gallais qui interprète le Prince. On ne sait jamais exactement où il se trouve, s'il est à part ou au milieu des autres. En tant que rêveur dans cette société en construction qu'est la Prusse, c'est un héros profondément subversif. Il désobéit à la loi et, en même temps, il n'est pas contre la loi. Malgré sa bizarrerie, il est très proche de nous. C'est quelqu'un qui laisse apparaître ce que l'on garde pour soi-même."

Il y a dans la pièce un côté haché, bousculé, comme si l'intrigue avançait par embardées incontrôlables en effectuant des pas de côté ; comme si chaque nouvelle péripétie remettait en question tout ce qui a eu lieu précédemment. Cette structure faite de glissements, comme si l'action était jouée à coups de dés, Anne Alvaro, qui interprète le rôle de l'Electrice, la compare à une balance de la justice à trois plateaux. "Le problème, c'est que l'on ne sait pas où mettre le troisième plateau. L'alternative ne peut pas se résoudre. La pièce semble mue de l'intérieur par une pulsion qui, sans cesse, l'entraîne hors de son cadre."

Cette confrontation serrée entre le rêve et la loi trouvera un écho profond dans l'oeuvre de Kafka. La machine qui grave la sentence sur le corps même du condamné dans *La Colonie pénitentiaire* en est un exemple frappant. "Kleist souffle en moi comme dans une vieille vessie de cochon",

écrit l'auteur du Procès dans une lettre à son ami Max Brod. Pour Corsetti, la parenté avec Kafka est incontestable et c'est sous cet angle qu'il envisage la mise aux arrêts et la condamnation du Prince. "Quand le Prince accepte sa culpabilité, il se pose comme victime d'un sacrifice. Le fait que ce soit parce qu'il a vaincu, certes en désobéissant aux ordres, qu'il est déclaré coupable, me fait penser à Kafka.

Même si, là encore, ce n'est qu'un aspect du puzzle. Puisque au fond, la pièce se réécrit elle-même dans les dernières scènes. Tout ce qui a eu lieu depuis le début est réinterprété sous un nouvel angle comme si tout ce qui s'est passé n'était qu'une parenthèse qu'il s'agit de refermer." Avec, cependant, ces derniers mots du Prince qui ne lèvent pas l'ambiguïté : "Non, parlez, est-ce un rêve ?" H. L. T.

Satoshi Miyagi, à l'ombre du mont Fuji

En cette fin de matinée radieuse à Shizuoka, une vingtaine d'acteurs et musiciens occupent la salle de répétitions pour leur training quotidien. Au menu, exercices de respiration ou de voix, travail sur le rythme. Un étrange et fascinant spectacle, surtout lorsque le murmure des participants se transforme en grondement. Le soir même, en assistant à une représentation en plein air du Mahabharata dans le Théâtre Udo, on comprendra mieux l'importance de ce rituel où le corps est mis à l'épreuve - mélange de concentration et d'action.

Le cadre de ce "parc" de théâtres réuni sous l'appellation Shizuoka Performing Arts Center (Spac) a beau être idyllique, on n'y ménage pas sa peine. Le projet, fondé en 1995 par la préfecture de Shizuoka (à une heure de Tokyo), est unique au Japon.

Un ensemble de trois théâtres, salles de répétitions, logements pour les artistes de passage. Le tout entre champs de thé, forêt dense et vue imprenable sur le mont Fuji. Un lieu ouvert où il n'est pas rare de croiser des habitants de la ville traverser le Spac pour aller au temple tout proche. Un grand théâtre, dans le centre de Shizuoka même, complète ce dispositif inauguré en 1999 avec deux mises en scène de l'initiateur du projet et homme de théâtre Tadashi Suzuki, Dionysus et Kachi Kachi Yama.

"Je me suis intéressé à des formes de théâtre plus 'primitives' encore que le nô ou le kabuki" Satoshi Miyagi, à propos de son adaptation du Mahabharata

Depuis 2007, Satoshi Miyagi a pris les rênes de l'ensemble. "Au Japon, vous ne trouverez pas d'autre gouvernement local qui finance autant les attentes théâtrales. A vrai dire, le peuple ne pense pas que ce soit normal d'utiliser les impôts pour entretenir les arts de la scène.

Ici, au Spac, on doit toujours montrer que cela en vaut la peine", résume Miyagi. Il est attentif aux finances - pas de déficit - mais également à la dimension internationale que revendique le lieu.

Depuis quelques années, il invite des metteurs en scène à créer avec les acteurs du Spac. Les Français s'y taillent la part du lion. Pascal Rambert, Daniel Jeanneteau, Claude Régy l'an passé ou Jean Lambert-Wild cette année. "Je pense que tous ces metteurs en scène ont un point en

commun. Ils poursuivent, à leur façon, cette recherche entre le corps et la parole."

Satoshi Miyagi troque souvent sa casquette de directeur du Spac pour celle de meneur de troupe. Il a créé en 1990 sa propre compagnie, Ku Na'Uka, avant de rejoindre Shizuoka. "Il a une vraie identité en tant que metteur en scène", commente Jean Lambert-Wild, le directeur du CDN de Caen qui vient de monter au Japon Splendeur et lassitude du capitaine Iwatani Izumi. "Mais Satoshi ne répond pas à la mode du moment. Il fait vivre sa troupe en l'enrichissant de forces exogènes."

Surtout, Miyagi San a su concilier tradition et modernité dans ses productions remarquées, que ce soit Le Carrosse d'or, Médée ou ce Mahabharata de retour pour la troisième fois en France. "J'ai évité de le situer dans une époque précise. Cela peut être aujourd'hui comme il y a quelques siècles. Surtout, je me suis intéressé à des formes de théâtre plus 'primitives' encore que le nô ou le kabuki. Dans ce cas, on ne se pose pas la question du genre et le public non plus. Cette confrontation des styles devient naturelle."

Les invitations à des personnalités théâtrales venues d'une autre culture sont un apport essentiel pour les membres du Spac. En se confrontant à des univers singuliers, l'acteur va explorer d'innombrables possibilités. "Il faut avoir du respect pour ce que l'on ne comprend pas", dit non sans humour Kotoko Kiuchi de l'aventure Intérieur, une recreation de Claude Régy d'après un texte de Maeterlinck. "Pour moi, Claude Régy est un vrai fou. Ce qui était intéressant pour l'acteur que je suis, c'est qu'un artiste de ce niveau-là est forcément extraordinaire." Kiuchi est cette saison dans la distribution du Mahabharata où il joue le rôle du roi Nala. A l'opposé du style contenu de Régy. "Je pense que Claude Régy ne s'intéresse pas au théâtre contemporain, mais qu'il a absolument envie de voir ce qu'il veut voir", lâche Kotoko Kiuchi sans détour.

Cette définition de l'art de Régy n'est pas la moins pertinente. A propos de son passage en 2013 au Japon, Claude Régy confia que la liberté qu'il accorde d'ordinaire aux acteurs troubla les interprètes du Spac. "J'ai essayé de leur donner cette idée d'inventer, improviser et créer en liberté pour eux-mêmes." Régy croit dans les coïncidences, dans ce qui émerge inconsciemment. "Je veux qu'ils ne forcent rien, car les acteurs doivent être de grands poètes et créateurs."

Keita Mishima est un autre des comédiens-vedette du Spac. Après Omar Porras (El Don Juan, en 2009), il s'est frotté ce printemps à l'écriture de Jean Lambert-Wild. "Des rencontres nécessaires que je devais faire tôt ou tard. J'aime me laisser emporter par l'élan." Keita Mishima parle encore de la place de l'acteur au Japon : "C'est un sacerdoce. On est peu considéré. Alors, la seule façon de gagner sa place dans le monde, c'est en s'exposant aux yeux des spectateurs." Mishima sait parfaitement la chance qu'il a de faire partie de cette équipe, "de jouer dans un cadre merveilleux... qui l'est un peu trop. On doit se rappeler que c'est un cadeau. Si j'oublie cela, je perds tout".

Outre ce répertoire ou des actions de sensibilisation, les membres de la troupe ont également développé de nécessaires aptitudes. Ainsi, chaque acteur se retrouve régisseur ou à l'administration. "C'est valable pour tout

le monde, ici. Moi, j'ai dû servir au café", rigole Kotoko Kiuchi. "Cela doit vous surprendre, non ? Mais, au Japon, il faut également savoir faire du 'bricolage' avec ses propres outils." Le lendemain de notre passage, la troupe du Shizuoka Performing Arts Center était de cueillette de feuilles de thé. L'art au grand air. P. N.

COUP FATAL

de Serge Kakudji, Paul Kerstens, Alain Platel, Fabrizio Cassol du 4 au 8 juillet à 22 h, cour du lycée Saint-Joseph ORLANDO OU L'IMPATIENCE texte et mise en scène Olivier Py du 5 au 16 juillet à 18 h (relâche les 8 et 13), la Fabrica THE FOUNTAINHEAD (LA SOURCE VIVE) d'après Ayn Rand, mise en scène Ivo van Hove du 13 au 19 juillet à 21 h (relâche le 14), cour du lycée Saint-Joseph HUIS textes de

Michel de Ghelderode, mise en scène et adaptation Josse De Pauw, musique Jan Kuijken. En néerlandais surtitré en français du 9 au 17 juillet à 22 h (relâche le 14), cloître des Célestins LE PRINCE DE HOMBURG d'Heinrich von Kleist, mise en scène Giorgio Barberio Corsetti du 4 au 13 juillet à 22 h (relâche le 7), cour d'Honneur MAHABHARATA-NALACHARITAM adaptation Satoshi Miyagi, avec la troupe du Shizuoka Performing Arts Center. En japonais surtitré en français du 7 au 19 juillet à 22 h (relâche les 9 et 16), carrière de Boulbon INTÉRIEUR de Maurice Maeterlinck, mise en scène Claude Régy. En japonais surtitré en français du 15 au 27 juillet à 18 h (relâche les 18 et 23), salle de Montfavet

Arvers Fabienne Tanneur Hugues Le Noisette Philippe

E84**LYCÉE SAINT-JOSEPH Le metteur en scène flamand présente
"The Fountainhead", jusqu'au 19 juillet, à 21 heures****«Le Festival d'Avignon signifie le monde»**

Metteur en scène flamand, Ivo Van Hove laisse son empreinte sur le Festival en 2008 quand il présente sa version des "Tragédies Romaines" de Shakespeare qui fait l'unanimité côté critique, côté public. Il revient avec une adaptation de "The Fountainhead" d'Ayn Rand. Rencontre avec un artiste plein d'espoir pour l'humanité.

En questionnant le statut de l'artiste dans une société capitaliste vous êtes véritablement dans l'actualité



Ivo Van Hove présente "The Fountainhead". Photo Jan VERSWEYVELD

Oui, mais ce n'était pas prévu! Je crois que ce livre et notre spectacle parlent de choses très importantes en Europe. Que ce soient les intermittents, les gouvernements, on vit dans un monde de plus en plus libéral où l'on perd de plus en plus de droits.

"The Fountainhead" date de 1943. Après les "Tragédies Romaines" de Shakespeare au Festival ou votre version du "Misanthrope" à l'Odéon, n'avez-vous pas le don d'interroger les textes anciens pour parler de l'actualité?

C'est ma mission dans le théâtre. On comprend mieux le présent en se référant aux textes anciens. Molière, par exemple, n'est pas un auteur de comédies, c'est un dramaturge qui parle de drames sociaux. On a le droit de parler de notre temps avec de la musique live, des micros, de la vidéo. Une pièce de théâtre n'est pas une pièce de musée, ça n'a pas de sens!

Quel est l'enjeu de votre spectacle?

À la base, c'est un grand roman d'idées et j'en ai fait une adaptation, un conflit entre deux idées de fond. La première: il faut être idéaliste dans la vie. La seconde: il faut suivre les lois du marché et faire des compromis. Deux lois fondamentalement différentes. Ça parle aussi de la création, des architectes du XXe siècle qui se situent entre l'artiste qui a une vision mais aussi le processus de création de quelque chose. Les personnages sont au-delà de l'humain, tels des demi-dieux comme dans un opéra de Wagner.

Quel regard portez-vous sur notre monde?

J'ai toujours de l'espoir. De la même façon que l'on a abandonné certaines idéologies comme le nazisme, comme le communisme, on assiste avec la crise aux funérailles du capitalisme. On vit dans l'interlude de la symphonie de notre siècle. Nos gouvernements sont trop étroits, il faut que la politique devienne humaine. Je crois qu'un jour dans le monde naîtra une nouvelle sorte de politique.

Que signifie pour vous le Festival d'Avignon?

C'est le lieu où découvrir le théâtre d'aujourd'hui, le Festival signifie le monde, tout simplement.

"The Fountainhead", mise en scène Ivo Van Hove, ce soir et jusqu'au 19 juillet à 21 heures (relâche le 14), dans la cour du Lycée Saint-Joseph. Durée estimée 3h30. Location au 0490141414.

Propos recueillis par Sophie BAURET



Avignon : Ivo van Hove, le constructeur

Philippe Chevilley
pchevilley@lesechos.fr

Il nous a emballés avec ses adaptations pour les planches de classiques du cinéma (Bergman, Cassavetes) et ses lectures ultra-modernes de Molière (« Le Misanthrope » version high-tech, « L'Avare » en trader). Le Flamand Ivo van Hove crée la sensation au Festival d'Avignon en s'attaquant cette fois à un gros roman américain peu connu en Europe, « The Fountainhead » (« La Source vive ») d'Ayn Rand. Quatre heures de théâtre virtuose où la technologie (projections, musique en live) se met au service d'un texte puissant et ambigu sur la création, où les concepts les plus abstraits deviennent limpides, incarnés par les comédiens hors du commun du Toneelgroep d'Amsterdam.

Ayn Rand, auteure fétiche des libéraux aux Etats-Unis, défend la primauté de l'individu sur le collectif. Dans « Fountainhead » (1943) deux architectes s'affrontent : Howard Roark, le moderniste, qui prône la création solitaire et sans entrave ; et Peter Keating, qui choisit de coller aux désirs de ses clients et de produire en série une architecture sociale. Le premier restera intègre jusqu'au bout, au point de dynamiter un programme de logements sociaux non conforme à ses plans ; le second vendra son âme au diable – incarné

THÉÂTRE
The Fountainhead
d'après Ayn Rand,
mise en scène d'Ivo van Hove, Festival d'Avignon (04 90 14 14 14), cour du lycée Saint-Joseph, jusqu'au 19 juillet, 4 heures.

par un critique d'architecture ambitieux adepte d'un altruisme forcé. Une passion amoureuse sadomasochiste avec la fille du patron du plus grand cabinet d'architectes new-yorkais et l'entrée en jeu d'un patron de presse sans scrupule corrent le drame.

Fièvre créatrice

Ivo van Hove ne prend pas parti, laisse le spectateur se faire sa propre morale. L'immense plateau est tour à tour agence d'architecture, penthouse surplombant New York... Au fond, des musiciens s'agitent autour de leurs instruments et consoles. La fièvre créatrice, au centre du roman, a gagné toute la scène. L'architecture devient spectacle : croquis dessinés sous nos yeux et projetés en vidéo. Même les scènes d'amour, filmées en vue plongeante, ont un côté arty.

L'explosion du programme de logements – avec ses fumées rouges et son souffle balayant tout (deux gros ventilateurs actionnés côté cour) – est d'une beauté à couper le souffle. Mais au-delà des images, c'est l'intensité du jeu, le naturel des comédiens, qui fascine et bouleverse... Ivo van Hove nous convainc presque que le théâtre en dit plus long que le cinéma. Avec « Fountainhead » il démontre à ceux qui l'ignoraient encore qu'il est un grand des scènes d'Europe. ■



Les tables à dessiner sont des éléments réalistes d'un décor jouant sur le vide et la profondeur. PHOTO CHR STOPHE RAYNAUD DE LAGE

«The Fountainhead», archi texture

AVIGNON Variation sur
le thème de la création
avec l'adaptation d'un
roman ultra-libéral d'Ayn
Rand, mettant aux prises
deux architectes.

THE FOUNTAINHEAD

d'AYN RAND

ms Ivo Van Hove, en néerlandais surtitré
Cour du lycée Saint-Joseph (84000),
à 21 heures Jusqu'à samedi

Cela vaut parfois le coup de coucher avec ses ennemis. Pour Dominique Francon, l'une des héroïnes de *The Fountainhead* («la Source vive»), le roman d'Ayn Rand, c'est même une question de survie : les hommes de sa vie sont tous des adversaires, et ses sentiments à leur égard oscillent du mépris à la haine en passant par la peur. Coucher avec l'ennemi, c'est aussi ce que propose le spectacle d'Ivo Van Hove, directeur du Toneelgroep d'Amsterdam.

L'ennemi en question s'appelle Ayn Rand, philosophe et romancière américaine d'origine russe, née à Saint-Petersbourg en 1905, morte à New York en 1982, égérie de la droite utralibérale aux Etats-Unis, chantre de l'individualisme et de l'égoïsme («*selfishness*»), contre l'altruisme.

En haleine. Si Ivo Van Hove a choisi d'adapter *The Fountainhead*, publié en 1943, ce n'est pourtant pas pour régler des comptes, ni par goût de la provocation. Au départ, dit-il, il y a eu simplement la révélation de ce gros roman. «*J'ai aimé ce livre*, explique-t-il dans le programme, *parce qu'il pose la*

question de l'essence de la création [et qu'il] engage très fortement la réflexion sur des positions contradictoires et la beauté des choses.»

Son spectacle, qui tient en haleine les spectateurs pendant quatre heures, est porté par cet amour du roman et rend hommage à ses qualités, respectant son fil et sa structure, même s'il ne restitue qu'environ un quart du texte.

The Fountainhead raconte la rivalité, dans le New York des années 20, entre deux jeunes architectes, Howard Roark et Peter Keating. Surdoué, le premier est un moderniste qui considère son métier comme un geste artistique sans concessions, médiocre, le second défend une architecture sociale, susceptible de plaire au plus grand monde. Arriviste, Keating jalouse d'autant plus Roark que ce dernier corrige bénévolement et anonymement ses projets, leur donnant la touche d'originalité ou de fonctionnalité dont Keating est incapable. La rivalité professionnelle entre les deux se double d'une rivalité amoureuse. Keating finit par épouser Dominique Francon, la fille de son patron qui possède l'une des agences les plus prestigieuses du pays. Mais Dominique entretient aussi une relation violente et clandestine avec Roark.

Dans la deuxième partie du roman, un troisième personnage masculin émerge : Gail Wynand, magnat d'un groupe de presse dont le fleuron, *The Banner*, quotidien à grand tirage, conjugue populisme et démagogie.

The Banner mène notamment une violente campagne contre une construction de Roark, un temple à toutes les religions, dont un milliardaire lui a confié la commande. Dominique divorce de Keating pour épouser Wynand, prix à payer pour que le milliardaire offre à à l'architecte un gigantesque contrat. Parallèlement, ce dernier est aussi le signataire d'un projet – sorte de Cité radieuse façon Le Corbusier – en fait entièrement conçu par Roark. Qui accepte de rester dans l'ombre, à la seule condition que Keating n'autorise aucune retouche à son œuvre.

L'adaptation de Van Hove respecte cette trame, qui captive presque à la manière d'une série télé, avec son cocktail argent, sexe, pouvoir. Mais l'intérêt que suscite son spectacle va bien au-delà de l'anecdotique. Dans sa forme d'abord. Sur le grand plateau de la cour du lycée Saint-Joseph, le metteur en scène arrive à combiner simplicité et virtuosité dans la construction de l'espace. Avec, comme accessoires principaux les tables à dessiner – les champs de bataille –, éléments réalistes d'un décor jouant sur le vide et la profondeur, avec des structures métalliques, des baraques de chantier dans le fond – les coulisses –, et toute la régie – lumière et son – sur le plateau, à la vue des spectateurs, comme si l'on assistait simultanément au spectacle et à sa construction.

Fusain. L'usage de la vidéo témoigne lui aussi d'un bon dosage. Elle sert d'abord à projeter sur écran la virtuosité du coup de crayon de Roark – et de l'acteur Ramsey Nasr. En quelques traits de fusain, il fait surgir, sur la photo d'un piton rocheux surplombant la mer, une

fascinante maison contemporaine, ou transforme un triste gratte ciel néo-Renaissance en bâtiment moderniste. Mais la caméra fonctionne aussi comme un révélateur indiscret, quand elle permet de projeter en gros plan les étrointes entre Dominique et Howard. Sauf que les images en question renvoient moins à la crudité de l'instant qu'à une harmonie sculpturale proche de nus photographiques (Kertesz, Cartier-Bresson...) par ailleurs contemporains du roman.

Dernière pièce de ce dispositif, la qualité des interprètes. De Ramsey Nasr (Howard) à Halina Reijn (Dominique) en passant par Aus Greidanus Jr (Peter) et Hans Kesting (Gail), ils ont tous un don de fluidité, une présence sans forcer, une parfaite identification aux complexités de leurs personnages.

Rien de cela n'occulte la dimension politique du roman, la violence de ses prises de position. Dont on entend tout, dans ce qu'elles ont d'excessif et de dérangeant. Respectueux du roman jusqu'au bout, Van Hove clôt lui aussi son spectacle sur le monologue de Roark, violent plaidoyer en faveur des «créateurs» contre les «parasites». La charge est rude, qui vilipende la solidarité et identifie le souci de l'autre et de la collectivité au mal absolu, qui conduit nécessairement au totalitarisme. Il faut le replacer dans son époque – en pleine Seconde Guerre mondiale –, et entendre aussi l'autre versant du propos : l'éloge du créateur seul contre tous, du visionnaire contre le conformisme, la défense radicale de la liberté de l'artiste. Quoi qu'il en coûte.

De notre envoyé spécial à Avignon

RENÉ SOLIS

CULTURE

Au milieu des gratte-ciel, la liberté de l'artiste contre la société de masse

Au Festival d'Avignon une mise en scène magistrale de « The Fountainhead »

Théâtre

Avignon

Envoyée spéciale

Enfin. Enfin ce Festival d'Avignon est venu offrir un spectacle vraiment enthousiasmant, par l'ampleur et l'audace de son propos et de sa forme. Avec *The Fountainhead* (« La source vive »), le metteur en scène flamand Ivo Van Hove a fait bouger les lignes d'un festival bien plan-plan sous ses dehors (dé)culottés. Quatre heures sans temps morts, absolument captivantes, qui vous embarquent, vous font réfléchir et vous questionnent comme aucun autre spectacle jusque-là dans cette édition d'Avignon.

L'idée géniale est déjà d'être allé chercher cette matière de départ, à savoir ce gros roman, *The Fountainhead*, que l'on connaît peu en France (où il a été édité chez Plon). On le doit à Ayn Rand, une écrivaine qui s'appelait au départ Alissa Zinovievna Rosenbaum, et était née à Saint-Petersbourg en 1905. Après avoir émigré aux Etats-Unis et changé de nom, elle partit travailler à Hollywood, et écrivit des scénarios, des pièces de théâtre et des romans : *The Fountainhead* en 1943, dont King Vidor fit un film

avec Gary Cooper (*Le Rebelle*), et *Atlas Shrugged* (*La Grève*) en 1957, qui deviendra la bible de la droite américaine, par sa vision des malheurs d'un groupe d'entrepreneurs dans une société socialiste pré-totalitaire.

The Fountainhead, lui, se passe à New York, dans les années 1920. Deux jeunes architectes y débütent et s'opposent. Le premier, Peter Keating, est un tâcheron aussi ambitieux que dénué de talent, qui connaîtra une réussite fulgurante. Le second, Howard Roark, est brillantissime, révolutionnaire et sans concessions. Il subira le rejet et la violence d'une société décrite par Ayn Rand de l'intérieur, avec une intelligence magistrale, dans tout son cynisme et son absence d'idéal.

Keating et Roark aiment la même femme, Dominique Francon, qui est la fille du roi de l'architecture new-yorkaise et académique. C'est autour d'elle que tout se noue, dans cette galerie de personnages où apparaît également Gail Wynand, un magnat de la presse à scandales.

Ce gros roman « à l'américai-

ne», d'une puissance narrative incontestable, est adapté sans lourdeur aucune par Ivo Van Hove, dans une mise en scène brillamment cinématographique. Plaisir des personnages et d'une histoire, mais dans une modernité formelle qui est aussi le grand sujet de la pièce. Sur le vaste plateau de la cour du lycée Saint-Joseph, l'espace conçu par Jan Versweyveld évoque les constructions du grand architecte américain Frank Lloyd Wright, auquel le personnage de Howard Roark fait évidemment penser.

Un espace « organique », de même que Roark veut bâtir des bâtiments organiques, naissant de la nature et des hommes qui y vivent. Un espace, aussi, qui permet de mettre en scène l'architecture, et toute la fascination que peut exercer cet art, comme on ne l'a jamais vue au théâtre. Sur les vastes panneaux blancs, les plans, dessinés en direct par le comédien qui joue Howard Roark (chapeau!) et filmés par des petites caméras, sont projetés, devenant un élément dramaturgique à part entière.

Un espace, aussi, qui permet d'utiliser la vidéo de manière

magistrale, pour opérer des gros plans ou inscrire les personnages dans un New York en cinémascope. Ce New York où les gratte-ciels ont été l'incarnation d'une nouvelle puissance prométhéenne de l'homme est l'autre grand personnage de la pièce, portée par des acteurs exceptionnels et exceptionnellement bien dirigés : Ramsey Nasr, Howard Roark minéral et opaque comme un bloc de granit,

L'espace conçu par Jan Versweyveld évoque les constructions du grand architecte américain Frank Lloyd Wright

Halina Reijn, Dominique Francon brûlée et purifiée, Aus Greidanus Jr (Peter Keating), Hans Kesting (Gail Wynand)

Avec eux, la fresque grouillante d'Ayn Rand dégage ses lignes de force avec la pureté d'une de ces maisons modernistes des années 1930. Vision d'une société corrompue et sans idéal, qui renvoie évidemment de forts échos à notre aujourd'hui.

Réflexion sur la modernité, sur la création, sur l'intégrité, sur la différence entre les vrais artistes et les autres, sur ce que la singularité radicale des vrais artistes peut avoir d'effrayant pour la société.

Pour Ivo Van Hove, qui s'impose sans conteste, avec les années, comme un des maîtres de la mise en scène en Europe, l'artiste doit de toute évidence rester irrécupérable. Ce qui, aujourd'hui, est peut-être devenu beaucoup plus difficile qu'à l'âge d'or de la modernité. En terminant son spectacle par le monologue pour le moins ambigu prononcé par Howard Roark – Ayn Rand, on l'aura compris, était tout sauf une femme de gauche –, il conclut sur une note dérangeante. Que faire de l'art, en tant qu'expression absolue de l'individualité, dans une société de masse ? A méditer. Ou pas, tant le plaisir théâtral jailli de cette « source vive » se suffit à lui-même. ■

FABIENNE DARGE

The Fountainhead (La Source vive), d'après le livre d'Ayn Rand (éd. Plon). Mise en scène : Ivo Van Hove. Cour du lycée Saint-Joseph, à 21 heures, jusqu'au 19 juillet. Tél. : 04-90-14-14-14. Durée : 4 heures. En néerlandais surtitré.

Image non disponible.
Restriction de l'éditeur

Le décor très cinématographique de Jan Versweyveld pour évoquer le parcours de deux architectes diamétralement opposés à New York. CHRISTOPHE RAYNAUD DE LACE



Un rebelle en scène

ON A VU L'adaptation de "La source vive" d'Aynd Rand par Ivo Van Hove séduit Avignon

Les quelques gouttes de pluie de dimanche soir n'ont pas perturbé les batailles d'ego qui sont au cœur de *La source vive*. Ce roman d'Aynd Rand, best-seller paru en 1943, excelle à accompagner l'époque moderne, l'avènement de l'individualisme — et du capitalisme. Une lutte sans merci dans laquelle se sont embarqués les spectateurs du festival d'Avignon depuis la cour du lycée Saint-Joseph... jusqu'à New York. Le metteur en scène flamand Ivo Van Hove adapte le livre, d'une grande actualité, pour en faire un spectacle fourre-tout, fascinant. Quatre heures portées par un texte un peu fou, qui sonde les profondeurs d'une quête d'impossible. Celle de l'architecte Howard Roark, une histoire audacieuse portée par des comédiens fabuleux qui nous tiennent avec leur jeu engagé.

Sur un grand plateau comme un atelier, dans un bric-à-brac de tables à dessin, imprimantes, machines à écrire, on débarque dans l'univers d'un créatif, bâtisseur individualiste et idéaliste. Un rebelle autrefois interprété à l'écran par Gary Cooper, ici campé par l'impeccable Ramsey Nasr. Les saynètes zappent vite pour dénouer le règne des apparences. Car le brillant Ivo Van Hove a l'habitude de faire passer les films à la scène. Il use ici de son talent très cinématographique, mariant lyrisme et vulgarité, pour ménager des effets aussi spéciaux que percutants : une explosion phénoménale, des vidéos qui offrent des plongées gracieuses, des arrêts inquiétants. Les techniciens y sont comme des accessoiristes. Ce décor, très démonstratif, facilite les cadres, fait varier les champs, et

comme pour signaler sans cesse ce goût du cinéma installe même en fond de scène des bobines qui n'en finissent pas de tourner. Le montage d'un texte plutôt bavard par le directeur du Toneelgroep d'Amsterdam privilégie un regard sur la création artistique, il veut nous emmener dans l'intimité du geste. Pourtant le metteur en scène prétend ne choisir entre la dénonciation d'un cynisme qui se prétend altruiste et l'éloge d'un égoïsme moteur de la société. Le récit brasse rivalités, amours, corruption, vision amère de la presse.

Une pièce qui vante la liberté irréductible de l'artiste face à la société et son commerce.

Un fondu enchaîné qui livre une vision complexe de ce dilemme, affaire d'intégrité ou de compromis. Ivo Van Hove fait une tragédie de la fragilité de cet équilibre. Pour la souligner, une musique live, hommage au minimalisme américain, ponctue les scènes et ménage le suspense. Une machine bien huilée, teintée par l'esthétique des années 20. Dans cette pièce ambitieuse, qui ne va pas sans manier un brin de démagogie aussi, les joutes idéologiques de ces jeunes et vieux architectes sont comme un combat de monstres et d'anges qui ne peut conduire qu'à un absurde sacrifice, un théâtre voulu magistral, simplement magnifique.

Gwenola GABELLEC

Jusqu'au 19 juillet à 21, cour du lycée Saint-Joseph à Avignon. 04 90 14 14 14.
www.festival-avignon.com

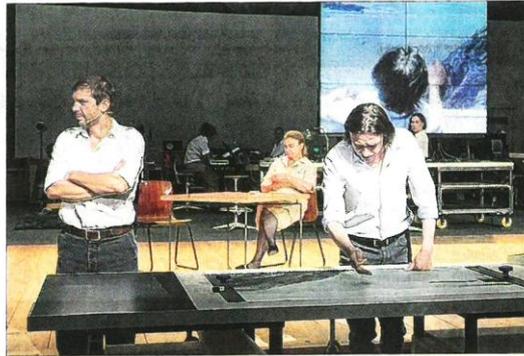


Quatre heures, dérangeantes, passionnantes, qui ne boudent pas la complexité foutraque de la création pour mettre l'artiste face à ses idéaux plus qu'à la réalité.

/ PHOTO CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE

LYCÉE SAINT-JOSEPH | Jusqu'au 19

"La source vive" de tous les talents



"The Fountainhead", avec une mise en scène d'Ivo Van Hove. Photo C.

RAYNAUD DE LAGE

Ivo Van Hove, avec "The Fountainhead" ("La source vive"), signe un spectacle éblouissant. Après sa version "multimédia" des "Tragédies romaines" de Shakespeare (2008), il confirme et signe son immense talent tandis qu'il interroge la place de l'artiste au travers du roman d'Ayn Rand (1943).

À l'aube de la représentation, tandis que le crépuscule se laisse désirer, on découvre un plateau technique très fourni. Au 1^{er} plan, plusieurs aires de jeu, des tables d'architectes... Au 2nd plan, tapis de scène, instruments, musiciens, grosse technique et magnétos... Artistes et techniciens mêlés vont et viennent sur le plateau, la représentation peut commencer. De ce fouillis apparent jaillit une maîtrise de l'espace inouïe. Ivo Van Hove, tel un Prospero, régit le ciel et la matière et nous livre une tempête de toutes les idées.

La musique se joue de tout

Au commencement était le roman, on plonge dans l'écriture, puis, après quelques lignes, l'acteur et la parole se redressent, signe de la mise en abîme. Deux architectes, deux visions opposées. D'un côté, la forme pure, idéaliste, sans concession aucune ; de l'autre, le besoin de réussir jusqu'aux plus vil des compromis. Tous deux iront jusqu'à sacrifier, et leur cœur et leur âme, chacun menant son combat jusqu'au bout, chacun persuadé de "sa" vérité.

Ce qui frappe ici, c'est

l'immense convergence de tous les talents. Le jeu des acteurs est serré du plus intime au plus flamboyant, la musique se joue de tout, en live, en percussion, en bande-son, le ou les écrans nous offrent multiples gros plans à l'unisson, suivant toute construction, toute démolition. C'est tout simplement époustouflant et renversant.

Sophie BAURET

"The fountainhead", mise en scène d'Ivo Van Hove, jusqu'au 19, à 21h, cour du lycée Saint-Joseph. Durée : 4h. Rés. 04 90 14 14 14.

L'ivresse du pouvoir individuel

AVIGNON Dans *The Fountainhead*, Ivo van Hove met brillamment en scène un discours qui, jadis, fit rêver Ronald Reagan. **P. 14**



THÉÂTRE

Jeu de l'ego de l'architecte de génie

Le Néerlandais Ivo Van Hove porte à la scène, avec brio, *The Fountainhead*, le « best-seller » d'Ayn Rand, dont la dure morale capitaliste eut l'heur d'être très appréciée par Ronald Reagan.



Avignon. envoyé spécial.

En 2008, le metteur en scène néerlandais Ivo Van Hove présentait ici, avec grand succès, sous le titre *Tragédies romaines*, trois pièces de Shakespeare, *Coriolan*, *Jules César*, *Antoine et Cléopâtre*. Le voici de retour avec *The Fountainhead* (*la Source vive*), d'après le volumineux roman d'Ayn Rand (née en 1905 Alissa Zinovievna Rosenbaum à Saint-Petersbourg, morte à New York en 1982), qui fit, en 1949, l'objet du film de King Vidor, *le Rebelle*, avec Gary Cooper et Patricia Neal en têtes d'affiche.

On est d'emblée frappé par l'impressionnante panoplie spectaculaire déployée sur le plateau (scénographie et lumière de Jan Versweyveld). Ça tient de l'Ircam, du studio de cinéma et de la Nasa. À jardin, derrière des vitres, des techniciens s'affairent à l'ordinateur. Au fond, dans l'ombre, se meuvent les percussionnistes (musique d'Éric Sleichim). Côté cour, un écran où seront projetées tout du long des images vidéo (Tal Yarden) savamment agencées. Les rails d'un puissant

gril technique sophistiqué surplombent le tout. L'intrigue avance sans à-coups, en souplesse, vécue par des acteurs d'une crédibilité confondante jusque dans les séquences les plus risquées, avec un art consommé des entrées, des sorties, des ruptures à bon escient. On prend un plaisir vif à être tenu en haleine de la sorte, comme devant une série télévisée hantée par des personnages dessinés en relief, agités par de fortes passions, lesquelles, rendues à gros traits, s'inscrivent dans un labyrinthe de psychologies torturées.

Une femme subjugué son monde et cristallise tous les désirs

On repère vite les figures majeures d'un drame axé autour de la liberté de création d'un architecte de génie, Howard Roark (Ramsey Naar), face au suivisme d'un condisciple raté, Peter Keating (Aus Greidanus Jr.), qui obéit sans vergogne à la commande sociale tirée vers le bas. Une femme belle (Halina Reijn) subjugué son monde et cristallise tous les désirs. Écartelée entre les deux hommes, sensiblement masochiste, elle épouse l'être médiocre avant de divorcer pour se marier avec le tout-puissant homme de presse Gail Wynand (si puissamment



ON PREND UN PLAISIR VIF À ÊTRE TENU EN HALEINE, COMME DEVANT UNE SÉRIE TÉLÉVISÉE HANTÉE PAR DES PERSONNAGES DESSINÉS EN RELIEF, AGITÉS PAR DE FORTES PASSIONS. PHOTO C. RAYNAUD DE LAGE

campé par Hans Kesling), qui pourrait faire penser au *Citizen Kane*, d'Orson Welles... Je ne dis pas tout, sous peine de perdre le lecteur dans les méandres d'une histoire complexe, à retournements multiples, pimentée de cruauté mentale, de perversité et d'érotisme, tous ingrédients du « best-seller » que fut, dès l'origine, le roman d'Ayn Rand dont Ivo Van Hove assume le message, car il en est un, dans son intégralité.

C'est là que le bât blesse. Autant, pris par les péripéties de l'action, incarnée par la science d'un jeu qui désigne le théâtre comme artifice constamment avoué (irruption des machinistes, acteurs remportant leurs accessoires), autant on est douché par la morale ostentatoire qui survient à la fin dans le discours de l'architecte maudit pour son intransigeance inébranlable. Face au public, il proclame avec véhémence l'ineluctable suprématie du surhomme sur les masses amorphes, peuple d'esclaves inaptes à la beauté. Je fais court. Ça jette un froid pour qui tend l'oreille. Voilà donc, pour conclure, toute honte bue, une défense et illustration de l'individualisme du sujet qui se juge supérieur, farouche ennemi de l'altruisme et partisan résolu du laisser-faire dans le champ de l'économie. Le capitalisme, que l'on sache, se fonde dès l'origine sur l'égoïsme. On saisit mieux comment Ronald Reagan, dont on sait qu'il lisait si peu, faisait grand cas de *The Fountainhead*. Une telle péroration, à la queue d'un spectacle si habilement agencé, ne laisse pas pour le moins d'être troublante, surtout qu'elle est – pour ainsi dire – proférée, assénée, martelée par l'acteur sur le ton de l'hybris, que les Grecs définissaient avec justesse comme « l'arrogance dangereuse ».

JEAN-PIERRE LÉONARDINI

Jusqu'au 19 juillet cour du lycée Saint-Joseph (21 heures) quatre heures entracte compris
La Source vive est publiée chez Plon dans la traduction de Jane Fillion

scenes**dans la jungle des villes**

Adapté par Ivo van Hove d'après le roman d'Ayn Rand, *The Fountainhead* met en scène avec une précision diabolique des prédateurs sans scrupules dans un monde où règne l'égoïsme le plus forcené.

spécial Festival d'Avignon

A peu près inconnu de ce côté de l'Atlantique, *The Fountainhead* est un best-seller centré sur la personnalité d'Howard Roark, architecte novateur, farouchement individualiste, dont l'intransigeance fascine et perturbe son entourage. Incidemment, c'est ce roman que feuillette l'acteur Ramsey Nasr dans le rôle d'Howard Roark assis à sa table de travail au début du spectacle. Par ce clin d'oeil ironique, Ivo van Hove inscrit le livre au coeur même de sa mise en scène. Reproduites sur un écran vidéo, les pages apparaissent en gros plan, comme si l'on pénétrait à l'intérieur de l'ouvrage. Son auteur, Ayn Rand, a fui la révolution soviétique pour s'installer aux Etats-Unis. De cette émigration forcée, elle a gardé une dent contre tout ce qui évoque le collectivisme, prônant une défense viscérale de l'individualisme. Le personnage d'Howard Roark s'inspire à l'évidence de l'architecte Frank Lloyd Wright, auquel il emprunte ses théories. Roark défend une architecture en opposition avec le néoclassicisme en vogue dans les années 20 aux Etats-Unis.

Créée en juin dernier à Amsterdam dans le cadre du Holland Festival, la mise en scène d'Ivo van Hove installe l'action dans un espace ouvert. Les scènes s'enchaînent de façon fluide, voire se superposent, donnant l'impression que les personnages vivent en permanence dans la tête les uns des autres. Tous partagent une avidité féroce. Leur volonté de domination ou d'arriver à leurs fins ne

s'embarrasse d'aucun scrupule. Au milieu de ce panier de crabes se distingue Dominique Francon, qu'interprète

Halina Reijn, grimpée sur des talons hauts. A la fois muse et femme fatale, avec un brin de perversité, elle s'offre en mariage à l'architecte Peter Keating, ami et rival de Roark, peu de temps après avoir été violée par ce dernier. Plus tard, elle se donne au patron de presse Gail Wynand. Les mots "don't explain" chantés par Nina Simone au mitan du spectacle résumant assez bien son attitude souvent insaisissable que n'explique pas toujours son amour pour Roark.

L'adaptation d'Ivo van Hove s'avère d'autant plus efficace que l'opposition entre les personnages évoque un jeu de billard impitoyable où il s'agit autant de détruire que de construire. Dans la jungle des villes, cynisme et avidité dominant. Selon le credo ultralibéral d'Ayn Rand, tous les coups sont permis. Roark vomit l'altruisme, considérant que son semblable n'est pas une fin mais un moyen. Position difficilement défendable. Le plus étonnant étant que malgré, ou peut-être grâce à ce nietzschéisme mal dégrossi, ce spectacle est une réussite.

The Fountainhead d'après Ayn Rand, m. en scène Ivo van Hove avec Aus Greidanus Jr., Hans Kesting, Ramsey Nasr, Halina Reijn, jusqu'au 19 juillet dans la cour du lycée Saint-Joseph, Avignon, dans le cadre du Festival d'Avignon, tél. 04 90 14 14 60, festival-avignon.com

Le Tanneur Hugues

Howard Roark, l'architecte en sa tour d'ivoire

Avignon 2014

► Le Flamand Ivo van Hove bouscule le festival avec *Fountainhead*, une saga qui, par-delà les interrogations sur l'art, pose la question de la place de l'individu dans une société de masse.

AVIGNON
De notre envoyé spécial

Le public d'Avignon avait découvert le Flamand Ivo van Hove en 2008 avec une détonnante trilogie des *Tragédies romaines* (*Coriolan*, *Jules César*, *Antoine et Cléopâtre*) revisités dans un décor contemporain, avec vidéos, canapés et buvette où les spectateurs étaient invités à se rendre. Six ans plus tard, il le retrouve avec un spectacle tout aussi détonnant, dont l'onde de choc secoue le festival : *Fountainhead* (*La Source vive*, en français).

Adapté du roman publié en 1943 par l'Américaine Ayn Rand, il raconte la confrontation entre deux architectes amis, que leur conception de leur métier va vite opposer : Peter Keating, le consensuel sans imagination, qui obéit scrupuleusement aux desiderata de ses commanditaires ; et Howard Roark, idéaliste visionnaire, en recherche permanente de formes nouvelles, quitte à choquer ses clients. Le premier connaîtra la fortune et la gloire ; le second, la misère et l'opprobre.

Portée au cinéma par King Vidor en 1949 (*Le Rebelle*, avec Gary Cooper), cette histoire s'enrichit de nouveaux personnages : Guy Francon (Hugo Koolschijn), patron sans états d'âme du grand cabinet d'architectes où brille Keating (Aus Greidanus) qui épousera sa fille, Dominique (Halina Reijn). Journaliste et critique, celle-ci l'abandonnera pour se jeter dans les bras d'un magnat cynique de la presse populaire, Gail Wynand (Hans Kesting). Cela ne l'empêchera pas de



Les comédiens se révèlent en accord parfait avec la mise en scène d'Ivo van Hove.

rester liée, dans un rapport trouble, à Roark, le maudit (Ramsey Nars)...

Chairs à vif, corps perdus, tous les comédiens sont formidables. Dirigés d'une main sûre par Ivo van Hove, ils se révèlent en accord parfait avec sa mise en scène incroyablement riche et maîtrisée et son décor d'une sophistication impressionnante : un

Une mise en scène riche et maîtrisée et un décor d'une sophistication impressionnante.

immense espace peuplé de consoles techniques, de claviers de musique, de tables de dessin, d'écrans où sont projetés, par le biais de petites caméras, les plans d'immeubles des-

sinés ou corrigés en direct par Keating et Roark. L'effet est saisissant. De même lorsque surgissent, en panoramique sur le mur du fond, des images de New York, ses buildings et ses rues. Tout le temps de ces quatre heures qui filent sans qu'on les voie passer, on pense aux grandes disputes sur l'architecture. En France, avec Perret, Le Corbusier et d'autres ; aux États-Unis, avec Frank Lloyd Wright qui a inspiré la figure de Roark. On s'interroge aussi sur le statut de l'art, conformiste ou révolutionnaire. Sur l'indépendance de l'artiste, face au monde qui le produit, le nourrit, l'entoure.

Pendant, à mesure que la saga avance, une autre question se fait jour : celle, plus large, de l'individu et de sa place dans la société. Lors de monologues finaux, Keating et

Roark s'opposent une ultime fois à travers la défense et illustration de deux figures : celle, pour le premier, de l'homme du compromis, appelé à se noyer dans la masse, au service exclusif du corps social et de ce que l'on attend de lui ; celle, pour le second, du créateur, génie au-dessus des lois, au nom de son intégrité, centré exclusivement sur lui-même. Chacun décidé à faire avancer une humanité par définition ignorante et aveugle. Fût-ce à marche forcée. Fût-ce contre elle-même. Totalitarisme ou dictature ne sont pas loin. Quel mal choisir ? Ivo van Hove ne donne pas la réponse.

DIDIER MÉREUZE

21 heures, cour du lycée Saint-Joseph. Jusqu'au 19 juillet. RENS 04.90.14.14.14 www.festival-avignon.com



Trois grands spectacles venus d'ailleurs

La nuit est chaude. Un vent léger souffle dans la cour minérale de l'université. On pourrait être au bord du Nil tandis que l'on écoute les dix-huit artistes réunis par Hassan El Geretly. La compagnie El Warsha vient d'Égypte. Théâtre et formes traditionnelles, ombres, marionnettes, tout les passionne. Ils sont à Avignon avec un récital de poèmes, de textes, de chansons, *Haeeshek... (Je te survivrai...)*.

Le peuple a toujours répliqué en couplets, avec esprit, malice, insolence aux événements. De Port-Saïd à la place Tahrir, c'est l'histoire d'une nation qui défile. Quelle inventivité! Quelle qualité des voix, des musiciens! Assis sur des chaises de bois, musiciens et acteurs-chanteurs sont

aussi talentueux qu'aigus. Hassan El Geretly présente chaque chanson ou texte, chaque artiste qui s'avance. Tout est très bien surtitré. Même Valéry Giscard d'Estaing eut droit à sa chanson, lors d'une visite officielle! C'est drôle, intelligent, fraternel (jusqu'à ce soir vendredi 18 juillet).

Un maître, Claude Régy

Autre ton avec les Néerlandais du Toneelgroep d'Amsterdam. Ivo Van Hove présente une époustouflante adaptation d'un très célèbre roman américain de 1943 *The Fountainhead (La Source vive)* d'Ayn Rand. Née Alissa Zinovievna Rosenbaum en 1905 à Saint-Petersbourg, elle devint avec ce livre et surtout *Atlas Shrugged (La Grè-*

ve), en 1957, une référence des libéraux américains, Ronald Reagan en tête. Comme toujours avec Ivo Van Hove, le spectacle est vif, tout en ellipses et scènes montées « cut », comme on dit au cinéma, ou, au contraire, en fondus enchaînés fascinants. Vidéo, musique et son en direct font du plateau de la cour Saint-Joseph, une hallucinante machine à produire du jeu, du sens, de l'émotion. Une troupe puissante, rompue à toutes les audaces, se dépense sans compter pour donner vie à ce drame noué autour des figures d'Howard Roark (Ramsey Nasr), architecte de génie et d'un raté qui l'exploite, Peter Keating (Aus Greidanus Jr). Entre eux, Dominique, une femme sublime, journaliste, névrosée (la

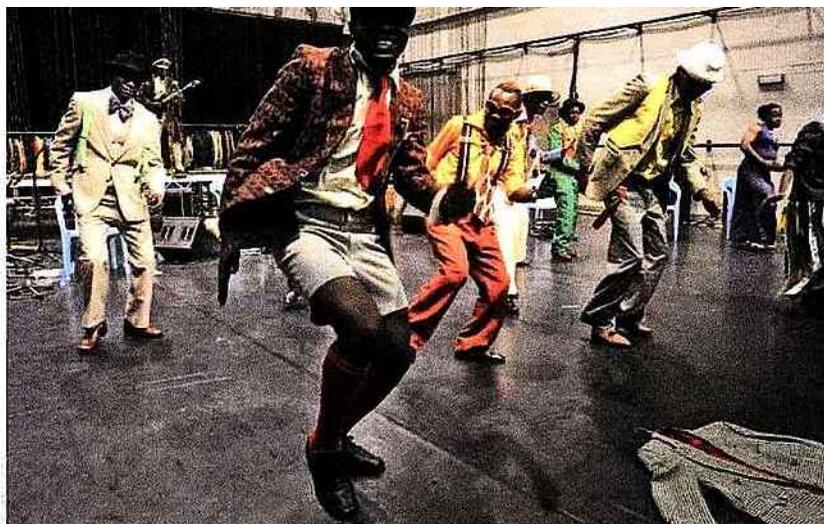
splendide Halina Reijn) qui finit par épouser un industriel, magnat de la presse, Gail Wynand (Hans Kesting) pour se mieux perdre. Tous les autres personnages, tous les comédiens sont impressionnants (jusqu'au 19 juillet).

Salle de Montfavet, un maître, Claude Régy, dirige des artistes japonais dans *Intérieur* de Maurice Maeterlinck (jusqu'au 27 juillet). Par la lumière (Rémi Godfroy), les voix, les corps, les déplacements, il nous rend sensible l'indicible, visible l'invisible. Sur un sol de sable, les personnages se font signes d'une tragédie silencieuse qui se développe irrésistiblement autour d'une jeune morte. Un sommet de l'art de Claude Régy. ■

A. H.

Афиша
Проект

kommersantweekend

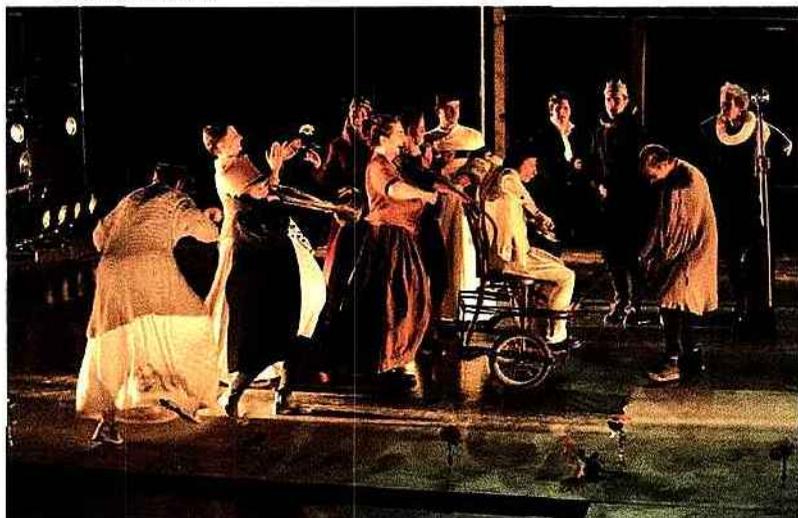


«Coup Fatal»
режиссер Ален Платель

«Замужество Марии Браун»
режиссер Томас Остерманер



«Генрих IV»
режиссер Томас Жюли



АВИньОНСКИЙ ФЕСТИВАЛЬ

Авиньонский фестиваль в этом году переживает «смену вех»: у руля главного театрального форума Франции (да и всей Европы) теперь стоит режиссер и драматург Оливье Пи, слава которого началась почти 20 лет назад именно с Авиньона. Естественно, фестиваль уже не будет таким, каким его делал бывший директор Вейсан Бодрийе — умом это все понимали. И тем не менее, открыл несколько месяцев назад программу, пригласившую Пи, театральные эксперты схватились за сердце — в списке оказались слишком много «темных лошадей» и слишком мало тех режиссеров и театров, которые в последние 10 лет были хедлайнерами фестиваля.

При ближайшем рассмотрении, однако, ничего трагического не случилось. В афише есть немало тех, ради кого стоит ехать на авиньонский фестиваль в столицу Прованса. Товарищеский режиссер Ивоан Хове привозит свою последнюю постановку в амстердамской «Тонелл руи» — спектакль «Источник» по знаменитому роману американки российского происхождения Ани Рэнд, ставшему когда-то манифестом индивидуализма. Ален Платель, без спектаклей которого не обходился ни один из последних фестивалей, покажет «Coup Fatal» — театральную версию африканских музыкантов. Наконец, есть в афише и еще один непременный авиньонец: мнувшего десятилетия, всегда желанный здесь Томас Остерманер — правда, на сей раз не премьерой из его берлинского театра Шаубюне, а с далеко не новой мюнхенской постановкой «Замужества Марии Браун» по мотивам фильма Фассбиндера.

Что касается новичков, то не может не радовать тот факт, что Оливье Пи не ставит под сомнение международный статус фестиваля (ведь есть во Франции многие, кто считает Авиньон слишком уж открытым миру). Прежде всего в этом разделе программы привлекают внимание имена бразильского режиссера Антонио Араужо и чилийца Марко Лайера. Неблизкий путь до Прованса предстоп и японскому постановщику Сатоси Мияги вместе с его актерами. Хореограф острова Самоз в Океании Лемпи Понифаго покажет спектакль на самой престижной площадке фестиваля — в курдюрсе Палеяко дворца. Есть, впрочем, и менее «экзотичные», но не менее интересные гости — из Италии привезают спектакли Джорджо Барберико Корсетти и Эмма Данте. Если повесть авиньонскими открытиями могут стать постановки из страны, на моей памяти не присутствовавших в афише фестиваля — грек Димитрис Карангас и румынка Диканья Карбунариу.

Если сосредоточиться на французской части афиши, то заметно, что здесь царствует сам Оливье Пи — он покажет три своих спектакля. Написал, впрочем, в афише места и многим другим, от ветерана французской режиссуры, престарелого Клода Режи до совсем молодого Томаса Жюли. Изюм последнего — все парижские актеры и один голос требуют запомнить. Как назло, эта восходящая звезда поставила самый длинный спектакль авиньонской программы. Шекспировский «Генрих IV» в его версии идет ни много ни мало 18 часов. Хорошо еще, что с многоточием длинными антрактами.

Афиша от 27 июля
Avignon2014
www.festival-avignon.com



Autour de la table de l'architecte, à gauche, Peter Keating (Aus Greidanus), le piètre architecte ambitieux. À droite, Dominique Francon (Halina Reijn) qui sert de détonateur à l'histoire.

Ayn Rand et la thèse de la liberté absolue de l'artiste

6,5

"FOUNTAINHEAD"

Le grand roman d'Ayn Rand, écrit en 1943, s'est vendu à six millions et demi d'exemplaires.

Avignon Ivo van Hove monte le spectacle le plus ambitieux et le plus troublant du Festival.

Guy Duplat

Envoyé spécial à Avignon

Ivo van Hove, le metteur en scène flamand dirigeant du Toneelgroep d'Amsterdam propose au Festival d'Avignon, un spectacle très ambitieux (on se souvient de ses merveilleuses mises en scène de la "Clemenza di Tito" à la Monnaie et de "Persona" au Théâtre de Liège et au Kaai). Plus de quatre heures, la nuit, dans la cour du lycée Saint-Joseph pour y raconter le roman très discuté d'Ayn Rand: "The Fountainhead" ("La source vive"). Ou comment la liberté de l'artiste doit primer sur toute idée de société de masse et d'altruisme.

Un spectacle bien trop long certes, mais joué par des acteurs fabuleux et dans une mise en scène qui nous plonge dans un bureau d'architecture, avec vue

comme les extrémistes du Tea Party, même si les thèses presque anarchistes de l'écrivaine, ne collent pas toujours à celles de ce groupe.

Faire sauter son œuvre

Ivo van Hove a pris le risque de monter le grand roman d'Ayn Rand, "Fountainhead" écrit en 1943, 687 pages, qui s'est vendu à six millions et demi d'exemplaires et donna lieu à des adaptations filmées (King Vidor en fit "Le Rebelle" avec Gary Cooper). Ce spectacle viendra au Singel à Anvers du 2 au 4 octobre.

L'histoire se passe à New York dans les années 20, avec deux jeunes architectes, "amis" que tout oppose. Peter Keating est travailleur, sans talent, soucieux de sa carrière, tenant compte des desiderata de ses clients. Sa réussite sociale est rapide mais son architecture est nulle. Howard Roark, lui, fier, ténébreux (magnifiquement joué par Ramsey Nasr), est un génie qui révolutionne l'architecture (il est inspiré de Frank Lloyd

sur New York. On y voit une presse à journaux, des tables sur lesquels les acteurs dessinent les plans de futurs buildings, un quasi-viol en direct, etc. Un spectacle cinématographique, utilisant aussi judicieusement la vidéo.

Les ultralibéraux

Ayn Rand (1905-1982), philosophe et écrivaine, est peu connue chez nous, mais aux Etats-Unis, elle est une gloire discutée. D'origine russe, elle est considérée comme une théoricienne de l'ultralibéralisme, d'un capitalisme individualiste, d'un libéralisme qui rejette largement l'Etat, refuse toute forme de coercition et prône les valeurs de la raison, du travail et de "l'égoïsme rationnel." L'ancien directeur de la Réserve fédérale, Alan Greenspan, en était fan, tout autant que Jimmy Wales, le fondateur de Wikipédia.

Ayn Rand qui refuse la société de masse, le conformisme mais aussi l'altruisme, fut souvent récupérée par la droite. Ronald Reagan s'y référait,

Wright). Il refuse toute concession et est exclu de l'école d'architecture, on lui refuse des commandes. Mais sans que cela se sache, il aide Peter Keating à améliorer ses projets.

Une femme superbe viendra tout bouleverser: Dominique Francon (extraordinaire Halina Reijn), fille du gourou de l'architecture new-yorkaise. Elle est folle amoureuse d'Howard Roark après que celui-ci l'ait quasi violée (une scène que les féministes reprochèrent vivement à Ayn Rand) mais elle se marie avec Peter Keating. On voit apparaître encore un magnat de la presse à scandales et des journalistes peu scrupuleux. L'histoire se termine quand Howard Roark fait sauter tout un immeuble (le Cortlandt) qu'il avait dessiné car on avait changé ses plans sans son accord.

La pièce se conclut par un long monologue nietzschéen d'Howard Roark sur l'intégrité de l'artiste, la supériorité de l'individu créatif sur la société de masse devenue sans idéal, sur les "parasites". Seul l'artiste et sa liberté, peuvent lutter contre l'uniformité mortifère du communisme comme du capitalisme.

'Van Hove creëert de sensatie van theaterfestival Avignon'

The Fountainhead van Toneelgroep Amsterdam is juichend ontvangen in Avignon „Dit stuk gaat ook over Frankrijk”, zegt Ivo van Hove.

Toneelstuk Ayn Rand

De openluchtpremière van *The Fountainhead* moest nog beginnen, toen donkere wolken zich samenpakten boven de binnenstad van Avignon.

„De technici hadden aangekondigd dat ze de voorstelling meteen zouden afgeblazen als er kans op regen was”, zegt Ramsey Nasr, die in het stuk van Ivo van Hove naar de ideeënroman van Ayn Rand de onbuigzame architect Howard Roark vertolkt. De muziekinstrumenten en de videoschermen zouden geen spatje kunnen verdragen. „Maar we begonnen toch. En net toen ik met Halina Reijn een beladen naaktscène inzette, vielen de eerste druppels”, lacht Nasr. „Dat speelt niet erg spannend.” Reijn: „Lig je daar in je blootje als een technicus het podium opspringt en 'arrête, arrête' roept.”

Maar de bui zette niet door en de vier uur durende voorstelling over rivaliserende architecten en botsende kunstopvattingen kon gewoon worden volbracht. Het kritische Franse publiek gaf Toneelgroep Amsterdam om half twee 's nachts een lange ovatie. Toen gisteravond het stuk opnieuw werd opgevoerd, bleef het de hele avond droog. Na een trits lyrische recensies in de grote Franse kranten zat de openluchtribune op het *cour* van het Lycée Saint-Joseph, een van de meest prominente locaties van het theaterfestival van Avignon, opnieuw tot diep in de nacht vol.

„De goede ontvangst heeft hier grote betekenis”, zegt Van Hove tevreden tijdens een anderszins vreugdeloos ambassadeborreltje onder de platanen. „Je hebt in Avignon te maken met kenners. Ik heb hier voorstellingen meegemaakt waarbij mensen halverwege onder het uitroepen van 'dégueulasse!' (walgelijk) opstonden en wegliepen. Het is heerlijk om voor zo'n

toegewijd publiek te spelen: niemand die de trein hoeft te halen of sowieso gehaast is. Men is hier om theater te zien.”

Het is niet de eerste keer dat Toneelgroep Amsterdam in Avignon speelt. Maar Van Hoves *Romeinse tragedies* werd in 2008 minder positief ontvangen. „Ik was nu best zenuwachtig”, bekent Halina Reijn. „Dit festival is zo groot, het is altijd een droom geweest hier te mogen spelen. Ik kwam hier vroeger als toerist.”

Maar buiten spelen blijft „een aparte sensatie”, vindt Nasr. In het eerste uur van de voorstelling, als de schemer inzet, cirkelen tientallen zwaluwen omineus boven de buhne. „Die doen gewoon mee, net als de muren van de *cour*”, zegt hij. „Je voelt in de openlucht de link met de Oude Grieken: theater dat middenin het leven staat.” De aanpassingen voor de buitenlucht zijn minimaal, zegt Van Hove. Maar enig praktisch improvisatievermogen was onontbeerlijk: de stapels pape-rassen die in het door ontwerper Jan Ver-

STAKING 'INTERMITTENTS'

Eerste festival Py verstoord

Het festival van Avignon heeft sinds dit jaar een nieuwe directeur, theatermaker Olivier Py. Maar door acties van zogenoemde *intermittents*, technici en acteurs met tijdelijke contracten in de culturele sector, was het lang onzeker of het festival door kon gaan.

Door stakingen zijn enkele voorstellingen geannuleerd, waaronder de prestigieuze opening met Von Kleists *De Prins van Homburg*. Zaterdag zijn nog negen voorstellingen geschrapt. De voorstellingen gaan vooraf aan een voorgelezen petitie van de bonden en overall hangen spandoeken.

Het Franse kabinet wil af van de grote tekorten bij de gunstige werkloosheidsregeling voor freelance technici en artiesten. Terwijl deze groep maar 3,5 procent van de werkzoekenden levert, leidt hun regeling volgens

de Rekenkamer tot een kwart van de te korten: jaarlijks 1 miljard euro. Maar de ongeveer 250.000 *intermittents* willen geen hogere premies of een plafond op hun inkomen, zoals afgesproken in een akkoord dat ze nu alsnog verwerpen. Sweeneyveld op het podium gecreëerde architectenkantoor rondslingeren, zijn vanwege de wind vastgelegd met keien uit de Rhône.

Le Monde prijst een „meeslepend stuk door de breedte en de durf van zijn teksten en zijn vorm” dat „absoluut fascinerend” is. „De Vlaming Van Hove creëert de sensatie van Avignon”, meent dagblad *Les Echos* en het tijdschrift *L'Express* noemt de voorstelling domweg „magistraal”. Ook voor de encensering van Versweyfeld, die op een groot scherm live laat zien wat de architecten tekenen, is veel lof.

Op een festival dat de afgelopen weken geplaagd werd door stakingen van kunstenaars en technici, benadrukken de linkse publicaties *Mediapart* en *Rue89* vooral de politieke kanten van het stuk: de rol van de kunstenaar in de samenleving (heeft hij alleen rechten of ook verantwoordelijkheden?), de essentie van het scheppen en het door Rand verdedigde extreme individualisme. De strijd tussen de rigide idealist Roark en de weinig getalenteerde compromissensluiser Peter Keating roept vragen op die wellicht overal actueel zijn, maar in een met zichzelf worstelend Frankrijk grote urgentie uitstralen. „Vrijheid en dwang zijn gelijk”, concludeert Roark tegen het eind van de voorstelling.

„Dat besefte ik eigenlijk pas werkelijk toen ik tijdens de première in de boventitels met Franse vertaling woorden als *égalité* en *fraternité* zag opduiken”, zegt Van Hove. „Dit stuk gaat ook over Frankrijk, over de dromen die we koesterden over gelijkheid, over broederschap, en de samenleving waarin we beland zijn. Dat verklaart misschien mede het enthousiasme.”

Door onze correspondent
Peter Vermaas



Uitvoering van **The Fountainhead** op de cour van het Lycee Saint Joseph in Avignon

Frankrijk omarmt *Fountainhead* van Toneelgroep Amsterdam

Door onze correspondent
Peter Vermaas

AVIGNON. De voorstelling *The Fountainhead* van theatermaker Ivo van Hove en Toneelgroep Amsterdam is in Frankrijk jubelend ontvangen. Het vier uur durende stuk naar de debuutroman uit 1943 van de Amerikaanse schrijfster Ayn Rand (1905-1982) ging deze week in première op het prestigieuze theaterfestival van Avignon en is volgens *Le Monde* „eindelijk een werkelijk enthousiasmerende voorstelling” tijdens de eerste editie onder de nieuwe directeur Olivier Py.

Het stuk, met onder andere Ramsey Nasr en Aus Greidanus Jr. als de rivaliserende architecten Howard Roark en Peter Keating, ging in juni al in Amsterdam in première. *Le Monde* zag „vier uur zonder dode momenten” die „absoluut fascinerend” waren en die „u doen nadenken en u ondervragen

zoals geen enkele andere voorstelling tot nu toe in deze editie van Avignon”. *L'Express* noemde het stuk „magistraal” en zag Van Hove „andermaal de menselijke ziel ontleden en erin het bederf blootleggen”. De acteurs hebben volgens *Libération* „allen een soepelheid, een presentie zonder forceren, een perfecte identificatie met de

complexiteiten van hun karakters”.

Het stuk is gelijk een kennismaking met de in Frankrijk weinig bekende maar ideologisch niet onomstreden Rand. Van Hove „slaapt met de vijand”, schrijft het linkse *Libération* over de auteur die een rigide soort individualisme lijkt te verdedigen. Hij vindt bij haar bouwstoffen „om naar de huidige wereld te kijken”.

Het festival wordt dit jaar overschaduwd door stakingen. Die context maakt het stuk volgens critici extra dwingend. „Wij willen samenwerken, niet ieder voor zich”, preekt een stem namens de actievoerders vlak voor elke voorstelling. Met een snoeiharde klap van een stalen pijp maakt de egocentrische Roark niet alleen aan die opgelezen boodschap, maar ook aan dat ideaal in de eerste minuut van *The Fountainhead* subiet een eind.



Halina Reijn en Hans Kesting

FOTO: JAN VERSWELD



68^e
ÉDITION

du **4** au **27** juillet **2014**

REVUE DE PRESSE

INTERNET

Avignon : l'interminable "Source vive" d'Ivo van Hove

FESTIVALS D'ÉTÉ 2014 | Un architecte et son amante, prêts à tout pour faire triompher leurs exigences esthétiques. Mise en scène par le patron du Toneelgroep d'Amsterdam, l'adaptation d'un roman d'Ayn Rand tourne au vinaigre.

Le 14/07/2014 à 11h56
Fabienne Pascaud



The Fountainhead de Ivo Van Hove. - Christophe Raynaud de Lage/Festival d'Avignon

Ce soir là, dans la cour du lycée Saint Joseph, l'habituel discours de soutien aux **intermittents** – ici, une courte variation autour de « Non Merci... » - a été balancé illico presto dans le brouhaha de l'installation du public, et personne ne l'a vraiment écouté. Fatigue et lassitude du public, désarroi des artistes et techniciens après la grève de la veille ? Et en plus, il pleuvait. Avec la menace que *The Fountainhead*, la dernière création du hollandais Ivo van Hove doive d'une minute à l'autre s'interrompre... Pas de chance pour le festival décidément, morose et triste ambiance. Evidemment les gouttelettes de pluie, permanentes, n'ont guère accéléré le tempo d'un interminable feuilleton scénique de 3h45 qui ne s'est jamais arrêté pour autant.

Pourquoi faire court quand on peut faire long, si long ? Dans la manière du brillant patron du Toneelgroep d'Amsterdam (depuis 2001) de s'installer si impérialement dans l'espace et le temps, se ressent souvent comme une volonté de pouvoir sur le public. Magnifique quand les textes sont à la hauteur – qu'il adapte pour le théâtre des cinéastes comme **John Cassavetes**, des classiques comme Shakespeare ou O'Neil. Plus agaçante quand il s'attaque à des œuvres mineures qu'il caricature encore à l'excès, tel ce *The Fountainhead* (*La Source vive*) de Ayn Rand.

Née Alissa Zinovievna Rosenbaum, cette auteure-là a emporté dans ses valises d'émigrée russe (en 1926 à l'âge de 21 ans) la haine hystérique du communisme, du collectivisme d'Etat, et le culte d'un individualisme forcené. Elle l'incarne au plus brutal dans son roman – *The Fountainhead*, grand succès en 1943 – via la figure d'un architecte visionnaire, révolutionnaire qui refuse de renoncer à une conception sans concession de son art pour plier aux exigences du grand public et de l'opinion, voire de l'Etat.

Comme une série télé

Inspiré de Frank Lloyd Wright, Howard Roark – l'architecte pur et dur qui refuse aussi toutes les contraintes économiques du capitalisme – rencontre une femme aussi brûlante et intransigeante que lui, fille d'un architecte ayant pignon sur rue new-yorkaise. A eux deux, au fil d'un récit reconstruit comme une série télé, et éclaté aux quatre coins d'un plateau où débordent les appareils de haute technologie, les amants terribles vont semer terreur et désastre dans les cœurs et les projets d'urbanisme de la ville. Jusqu'à la dernière tirade aux relents nietzschéens du héros qui exalte une fois encore tous les droits de l'artiste surhomme...

C'est dérangeant, on ne sait pas bien sur quelles routes veut nous mener ici Ivo van Hove. A s'interroger bien sûr. Mais la balance penche dangereusement du côté du drastique architecte, prêt à détruire les logements sociaux qu'il vient de faire construire, s'ils ne correspondent pas en tout point à ses exigences d'artiste esthète.

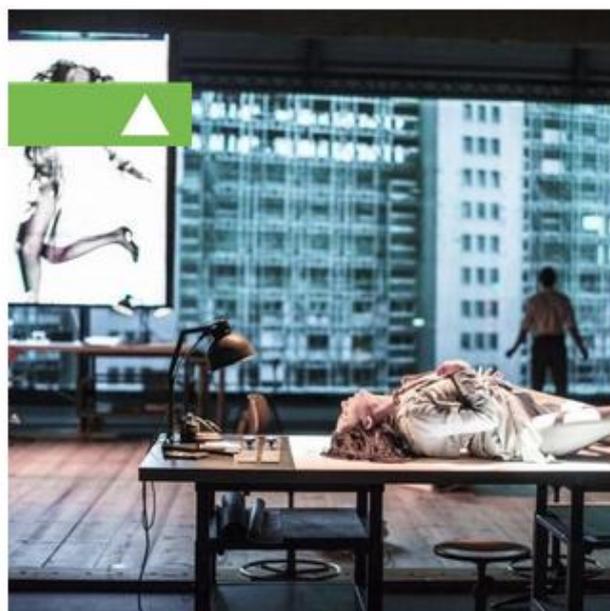
Et en plus, il y a cette frime si agaçante sur le plateau. Passe l'usage, bien contrôlé et intéressant des écrans vidéo, mais ces machines qui ne servent à rien, ces techniciens derrière écran, comme derrière une tour de contrôle ! Pareille (apparente) débauche de moyens impressionne qui, amuse qui ? Ceux qui ne vont pas au théâtre.

The Fountainhead (La Source vive), de Ayn Rand, durée : 3h45. Mise en scène Ivo van Hove. Cour du lycée Saint Joseph les 16,17,18 et 19 juillet 21h. Tel. : 04 90 14 14 14.

Source : www.telerama.fr

IN : *The Fountainhead* (*La Source vive*) De l'origine de l'inspiration... - (14/07/14)

C'est le roman fleuve d'Ayn Rand, paru en 1943, que le directeur du fameux Toneelgroep Amsterdam, Ivo van Hove, présente dans une mise en scène remarquable et une scénographie exceptionnellement riche et complexe. Empoignades entre architectes aux considérations artistiques opposées, histoires d'amour violentes, entreprise de presse véreuse, l'univers évoqué par la romancière n'est guère reluisant. Convaincus, manipulateurs, entiers, cruels, les protagonistes considérablement puissants font tourner un monde où le sexe, l'art, l'argent et le pouvoir jouent aux quatre coins de la scène. Faisant preuve d'une formidable et étonnante maîtrise du plateau, Ivo van Hove multiplie les lieux où se déroulent les actions, filme verticalement ses héros et restitue des images de grande beauté sur un large écran. Cette esthétique compliquée, qui flirte avec un intellectualisme certain, fait souffrir parfois la dramaturgie et la clarté du propos, mais la force des interprètes et leur capacité d'investir l'immense espace scénique, où se crée et s'invente une musique omniprésente, pour y vivre les plus sordides machinations au nom de leurs principes, suscitent une réflexion nourrie sur la création artistique.



François Varlin

*Avignon, Cour du Lycée Saint Joseph.
Jusqu'au 19 juillet, à 21h
En néerlandais surtitré*

Photo : DR

Source : www.theatral-magazine.com

The Fountainhead Une très grande forme

le 14 juillet 2014 13H37 | par laurence ilban



Avignon se languissait d'une soirée à grand spectacle où tout serait en scène: un texte fort, dérangeant, peu connu, une grande forme scénographique où le théâtre dans son plus simple appareil bénéficierait des machinations de la plus haute technologie, et des acteurs magistraux, aussi précis dans le jeu que des danseurs. Toutes ces exigences se sont trouvées rassemblées, hier soir, dans le plein air de la cour du lycée Saint-Joseph, avec *The Fountainhead, en français, La Source vive*, d'Ayn Rand, cette Américaine d'origine russe qui écrivit ce récit en 1943 et en situa l'action dans les années 1920.

Disputes d'architectes et de conceptions architecturales incompatibles, sado-masochisme et contraintes sexuelles, plongée dénonciatrice dans le domaine des médias, manipulation à tous les étages, déception amoureuse, autodestruction, suicide, gloire et argent, rien ne manque dans cette vaste fresque dont le propos se démultiplie au fil des scènes, magistralement mises en scène par l'un de nos metteurs en scène favoris, le Flamand Ivo van Hove.

Illustré par une multitude de courtes scènes, allant du cabinet d'architecte à la chambre, de la carrière de pierre à la salle de rédaction d'un grand journal populaire, dominant parfois les lumières scintillantes de New York, ce propos est d'une complexité virant parfois à l'obscurité. Ivo van Hove en définit ainsi la problématique: jusqu'où un artiste peut-il se compromettre pour pouvoir travailler? Qui a raison de l'architecte à l'écoute des besoins de ses clients, individuels ou collectifs, ou de l'intransigeant qui conçoit l'architecture comme un art à part entière et refuse qu'une main étrangère modifie son oeuvre?

Il est aussi beaucoup question d'autodestruction et d'autonégation, en particulier à travers le personnage d'une critique d'architecture qui se donne à qui elle méprise afin de garder la liberté d'aimer qui elle aime.

Tout cela, toutes ces passions et ces machinations, ces catastrophes intimes et collectives, donnent lieu à un spectacle magnifié par les subtilités du langage cinématographique. Du gros plan à l'image urbaine, cette mise en scène permet de saisir le jaillissement de la pensée architecturale et de la considérer, non comme un processus, mais comme une vision. En fond de scène, des percussionnistes opèrent comme dans un laboratoire scientifique. Une fois encore, Ivo van Hove dissèque l'âme humaine et en montre les maladies. Et fait du théâtre un grand débat public et intime. Magistral.

Cour du lycée Saint-Joseph, jusqu'au 19 juillet

Source : blogs.lexpress.fr

« The Fountainhead » : comment entendre Ayn Rand à Avignon ?

14 JUILLET 2014 | PAR SOPHIE JOUBERT

Au Festival d'Avignon, le belge Ivo van Hove adapte avec virtuosité le roman d'Ayn Rand, chantre de l'individualisme et de la libre entreprise, l'histoire d'un architecte idéaliste qui refuse toute compromission. En mettant les personnages à égalité, le metteur en scène contourne partiellement le propos politique d'une auteure récupérée par la frange la plus radicale de la droite américaine.



© Christophe Reynaud de Lage/Festival d'Avignon

L'édition 2014 du Festival d'Avignon est décidément étrange. En plein mouvement des intermittents du spectacle, le metteur en scène Ivo van Hove interroge la position de l'artiste dans la société avec une adaptation de *The Fountainhead* (en français *La source vive*), best seller de la romancière et philosophe américaine d'origine russe Ayn Rand, morte en 1982, devenue l'égérie du mouvement Tea party. Née à Saint-Petersbourg le 2 février 1905, Alyssa Zinovievna Rosenbaum arrive aux Etats-Unis en 1926. C'est à cette époque que se passe *The Fountainhead*, écrit en 1943, l'histoire de deux architectes animés par des visions du monde opposées. L'un, Howard Roark, est idéaliste et défend la "vertu d'égoïsme" (c'est le titre d'un essai de Rand) comme une valeur absolue, quitte à vivre dans la pauvreté. L'autre, Peter Keating, suit les règles du marché et accepte les compromissions pour faire carrière, au risque de perdre sa liberté. Autour de ces deux

personnages gravitent un grand patron de presse, « *pirate du capitalisme* » et un journaliste socialiste, l'incarnation du mal selon Ayn Rand, dépeint comme un parfait salaud. Roman d'idées, *The Fountainhead* est aussi une grande fresque sur la passion, incarnée par Dominique Francon, héroïne tragique déchirée entre plusieurs hommes, dont la vie amoureuse commence par un viol perpétré par Roark dans une carrière de pierres. Chez Rand, les femmes sont violées, bafouées, enfermées, vendues : la sexualité n'existe que dans les rapports de force.



© Christophe Reynaud de Lage/Festival d'Avignon

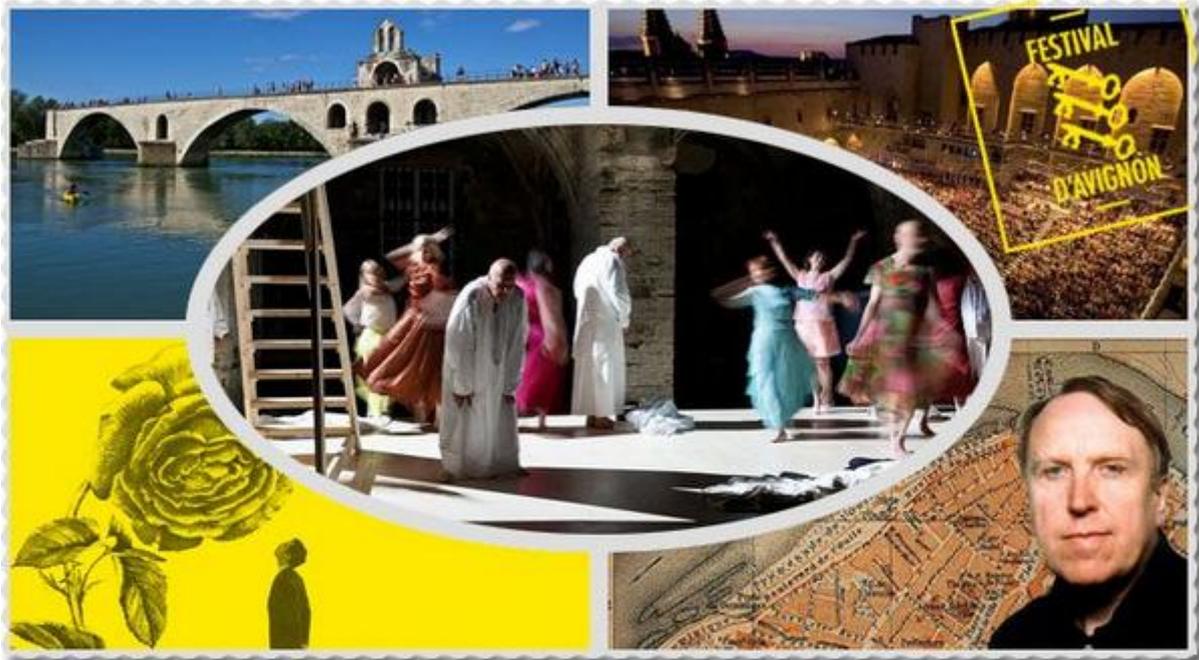
Le grand plateau de la Cour du lycée saint Joseph est transformé en un immense studio d'architecte chic et dépouillé, bordé de rectangles blancs et de baies vitrées : Ivo van Hove puise dans le roman d'Ayn Rand une matière pour regarder le monde contemporain. Au fond de la scène sont disposés à vue des machines et des percussions qui créent une bande son live. Les plans dessinés en direct par les architectes sont filmés et projetés sur écran, ce qui donne une dimension très physique au travail d'architecte, la vidéo omniprésente peut aussi évoquer la surveillance généralisée et la presse toute puissante. Metteur en scène de théâtre et d'opéra, adaptateur pour la scène de scénarios de films de Cassavetes, Duras, Bergman ou Pasolini, Ivo van Hove a un sens aigu des images et du montage et sait créer de somptueuses profondeurs de champ qui ouvrent sur la ville à perte de vue, des scènes d'amour à la fois froides et torrides. Les acteurs virtuoses habitent créent une intimité grâce à un jeu très minimal proche du cinéma et viennent à bout de longs monologues, parfois très didactiques, avec une aisance phénoménale.

En 1949, King Vidor avait adapté *The Fountainhead*, avec Gary Cooper dans le rôle de Roark, et épousait le point de vue d'Ayn Rand sur l'homme idéal. La position d'Ivo van Hove est beaucoup plus mesurée et complexe. Au delà des idées, il semble d'abord avoir été séduit par l'efficacité romanesque et la formidable machine à produire de la fiction et n'oublie pas qu'avant de devenir la philosophe de l'objectivisme et l'auteure de *La grève*, roman qui glorifie plus directement le système capitaliste, Rand a été scénariste à Hollywood. Sans s'encombrer des enjeux politiques américains, Ivo van Hove veut parler avec ce texte de sa condition d'artiste sans oublier son rôle de citoyen. Dans le spectacle, l'architecte Howard Roark est un personnage prométhéen plutôt séduisant, mais dont le discours peut se retourner comme un gant et devenir effrayant pour peu qu'on l'écoute bien. L'homme idéal doit-il se mesurer à Dieu et refuser toute chaîne ? L'artiste peut-il faire fi de la société, refuser de payer ses impôts et détruire ce qu'il a créé ? Le procès final renvoie les personnages dos à dos dans une « *guerre des idées* » qui prend le spectateur à témoin et rééquilibre les points de vue par rapport au roman : Ivo van Hove ouvre le débat et ne laisse personne gagner. Une manière de se défausser ?

The Fountainhead d'après Ayn Rand, mise en scène de Ivo van Hove, Festival d'Avignon In, Cour du lycée Saint Joseph, jusqu'au 19 juillet à 21H.

Source : blogs.mediapart.fr

NEDERLANDSTALIGE STUKKEN BEKOREN FESTIVALPUBLIEK AVIGNON



ma 14/07/2014 - 14:05

Zowel Ivo van Hove als Josse de Pauw staan dezer dagen op het theaterfestival in Avignon. Onze recensent ging kijken en luisteren hoe het werk van beide Vlamingen onthaald werd door de Fransen.

avignon | the fountainhead | ivo van hove | ramsey nasr | huis | josse de pauw | de ghelderode

Een minutenlange staande ovatie viel in Avignon de Franse première van 'The Fountainhead' van de controversiële Russische schrijfster Ayn Rand door Toneelgroep Amsterdam te beurt. Daarmee scoren regisseur Ivo van Hove en de muzikanten van Blindman een festivalhit. Het succes van 'The Fountainhead' is voor een groot deel te danken aan de acteerprestaties van hoofdrolspeler Ramsey Nasr, die de verschillende facetten van de taal genereus aftast.



The Fountainhead (c) Christophe Reynaud de Lage / Festival d'Avignon

Bliksemflits

In het Cloître des Célestins serveren **Josse de Pauw** en de ploeg van **Muziektheater Lod** ondertussen in 'Huis' twee vertelsels van **Michel de Ghelderode** in een mix van verschillende Vlaamse dialecten. Tenminste als ze niet worden getroffen door stakingsacties van de 'intermittents', de tijdelijk werkkrachten die strijden voor een beter statuut. Het gezelschap is solidair met de actievoerders. **Le Nouvel Observateur** vergelijkt de voorstelling met 'een bliksemschicht, waarmee de grauwe hemel tijdens een zwaar onweer opklaart.'

Tandengeknars

Le Monde linkt de de Ghelderode, die zelf in het Frans schreef, aan **Pieter Bruegel** en de **Vlaamse Primitieven**. Wanneer **Josse De Pauw** de Dood als een vreemde ruiter ontwaart, ontlokt dat bij de aanwezigen een angstig brabbelend tandengeknars, maar ook een holle lach. De klok luidt voor de heilige en minder heilige vrouwen, die commentaar leveren bij de kruisiging.

'Het is lang geleden dat er in Avignon een stuk werd geprogrammeerd dat zo katholiek was' noteert **Le Nouvel Observateur**. Niet alle beschouwingen in de uiteenlopende streektalen konden door het overwegend Franse publiek worden ontcijferd. De recensenten beperken zich dan tot een verwijzing naar **de ongebreidelde verbeelding en macabre fantasieën over de dood**, die in Vlaanderen ook figuren als **James Ensor** hebben voortgebracht.



Huis (c) Christophe Raynaud de Lage / Festival d'Avignon

Vlaamse golf

Al sinds de **Internationale Nieuwe Scène** op het erepodium in het **Palais des Papes** aantrad met 'Mistero Buffo', programmeert het vermaarde theaterfestival uitzonderlijke Nederlandstalige producties. De '**Vlaamse golf**' met Rosas, Jan Fabre, Les Ballets C de la B en Vandekeybus en grensverleggende theatermakers als Guy Cassiers en Tom Lanoye concurreerden er al met collega's, die uitsluitend waren aangewezen op de taal van Molière.

Ludo Dosogne 

Source : www.cobra.be

Ivo van Hove, le magicien des plateaux

16 JUILLET 2014 LAISSEZ UN COMMENTAIRE



photo Christophe Raynaud de Lage

C'est décidément l'un des plus grands metteurs en scène européens. En adaptant un roman fleuve de 667 pages d'Ayn Rand sur la rivalité de deux architectes à New-York dans les années 20, Ivo van Hove nous plonge dans une fresque haletante, malgré la densité d'un texte qui nécessite une attention de tous les instants.

Sur le plateau on s'agite. Les musiciens ajustent leurs instruments, les comédiens et les techniciens installent les dessins et les plans sur le plateau qui représente un immense bureau d'architectes avec de très grandes tables à dessin. **La pièce raconte la rivalité entre deux architectes aux styles opposés.** Howard Roark est visionnaire et inventif. Peter Keating est classique. Ivo van Hove pose la question de la position de l'artiste face à son époque. Doit-il être un visionnaire ? Doit-il participer à la transformation de la société ?

Dans cette Amérique où l'on sent pointer les prémices du capitalisme moderne, les milieux économiques, politiques, journalistes s'entrechoquent. Le patron de presse Gail Wynand tire les ficelles et précipite Howard Roark dans sa chute, son journal même un campagne contre lui. **Tout s'achète dans cette Amérique, même l'amour et les femmes.** Dominique Francon, journaliste et fille d'architecte passe dans les bras des trois hommes clefs de la pièce. Elle divorce de Keating, devient la maitresse de Roark avant de se remarier avec Wynand.

L'espace scénique est occupé avec une maîtrise inouïe. Le mise en scène très cinématographique, utilise les gros plans, les contre-plongées grâce à de multiples caméras qui captent l'intimité des comédiens. Les scènes d'amour entre Roark et Francon sont magnifiques. Les comédiens sont au sol et leur image est projetée sur écran. On pense aux clichés d'Antoine d'Agata. A la fin de la pièce, une barre d'immeuble s'écroule à New-York. On a le sentiment que la scène va être emportée par un ouragan. C'est du grand art.

Ivo van Hove a taillé dans le roman, mais il a gardé la dernière partie, un très long monologue de Roark qui résume sa pensée. Alors c'est un peu pesant après 4 heures de spectacle qui est très dense et qui nécessite une attention de tous les instants. Il est difficile de ne pas regarder les sous-titres pour bien comprendre l'action, du coup on perd un peu de la magie du plateau.

Stéphane CAPRON – www.sceneweb.fr

Source : www.sceneweb.fr

SPECTACLES

DIS, TU ME CONSEILLES QUOI À AVIGNON ?

16 juillet 2014 Par [Amelie Blaustein Niddam](#) | 0 commentaires

J'aime 31

Tweeter 78+1 0

TELECHARGER LE PDF

Grand malheur, les merveilles que sont Coup Fatal d'Alain Platel et Lied Ballet de Thomas Lebrun ne jouent plus, mais voici de quoi vous consoler avec le rendez vous rituel à mi-parcours de nos coups de coeur avignonnais



Au In

The Founthained Head : Donné dans la Cour du lycée Saint-Joseph à Avignon, The Fountainhead mis en scène par Ivo van hove à la tête de sa troupe du Toneelgroep Amsterdam représente quatre heures de théâtre absolument passionnant servi par de très grands acteurs excellemment dirigés. Dans la cour du lycée Saint Joseph, jusqu'au 19.

Le Mahabharata de Satoshi Miyagi : un spectacle féerique où la culture japonaise croise l'Inde et l'Europe. Une scénographie magnifique qui donne à voir comme rarement la Carrière de Boulbon. Jusqu'au 19 juillet-Carrière de Boulbon

Même les chevaliers tombent dans l'oubli : Matthieu Roy quitte le Off d'Avignon pour Le Festival. Il propose un jeune public aux accents merveilleusement inquiétants. A voir jusqu'au 20 à la Chapelle des Pénitents Blancs.

Au Off d'Avignon

La Brique : Guy Alloucherie nous emmène dans son nord à lui, c'est bourré de génie. Présence Pasteur, 13h

Mirror Theeth : Un texte de Nick Gill tout en concepts, et une mise en scène qui appuie ceux-ci. L'addition donne un spectacle excellent, dans lequel les ruptures de ton font office de véritables bombes. Mordez. A la Manufacture à 14h15.

Quand j'étais Charles Entre les moissonneuses-batteuses et les paillettes du show-biz, il y a un monde dont se saisit comme d'une bouée de sauvetage le personnage de Quand J'étais Charles à l'épreuve d'une rupture sentimentale et de la morosité de l'existence. Fabrice Melquiot écrit et met en scène un monologue drôle et touchant créé au Préau, le Centre Dramatique Régional de Basse-Normandie – Vire et donné cet été au théâtre Girasole à 17h10

M'appelle Mohamed Ali Stupéfiant : dite, dans la sensibilité et de façon quasi naturelle, par l'excellent comédien Etienne Minoungou, la langue de Dieudonné Niangouna n'en devient que plus forte. Un texte tout nouveau, ayant pour thème l'impulsion, mis en scène sans aucun effet. Une émouvante et très entraînante confession, en fin de compte. A l'Espace Saint-Martial à 13h20.

Lilith : Texte en fragments, ensorcelant, soutenu par une musique sombre jouée en direct... Comédienne qui voyage de l'intensité à la malice... Cadre réduit, parfait... *Lilith* prend aux tripes. Et donne à voir celles de la première femme de l'humanité. Courez recevoir sa si douce et vénéneuse lumière. Et, à l'occasion, faire un peu de politique... Au Théâtre des Halles à 21h.

Hors-piste : Cet excellent spectacle ne fait pas que nous offrir les récits de clowns membres du Rire Médecin, intervenant en milieu hospitalier pour les enfants. Il les met véritablement en scène. Cinq clowns rencontrent des figures stylisées. Et très humaines en même temps. Au Théâtre des Lucioles à 10h30.

La Parenthèse : dans cette jolie cour se niche le meilleur de la danse contemporaine, toujours. à 10h.

Ô vous frères humains : Alain Timar donne du mouvement à la langue d'Albert Cohen. Au théâtre des Halles à 16h

Ce que l'on a repéré :

Us-Band de Samuel Mathieu aux Hivernales à 13H45.

Retour à Reims de Laurent Hatat à 16h à la Manufacture

Le Misanthrope, avec Arnaud Denis dans le rôle titre au Théâtre Actuel à 22H30

Filiations à 10h30 au Girasole

Le temps suspendu de Thuram par Véronique Kanor à 11h au Théâtre des Halles

30/40 Livingstone avec et par Sergi López et Jorge Picó à La Luna à 19H25

Les Coquelicots des tranchées de Georges-Marie Jolidon, à la Luna à 10H30.

Retrouvez le [Dossier Festival d'Avignon 2014](#) de la rédaction.

Visuel : François-Xavier Phan et Bérangère Notta © Caroline Ablain

THÉÂTRE

[FESTIVAL D'AVIGNON] THE FOUNTAINHEAD, IVO VAN HOVE ARCHITECTE D'UN GRAND SPECTACLE

16 juillet 2014 Par [Christophe Candoni](#) | 0 commentaires

J'aime 0

Tweeter 0

+1 0

TELECHARGER LE PDF

Donné dans la Cour du lycée Saint-Joseph à Avignon, The Fountainhead mis en scène par Ivo van hove à la tête de sa troupe du Toneelgroep Amsterdam représente quatre heures de théâtre absolument passionnant servi par de très grands acteurs excellemment dirigés. Une adaptation magistrale du roman controversé d'Ayn Rand qui ose questionner sans concession le statut de l'artiste dans son époque et l'essence même de l'acte de créer.

Note de la rédaction : ★★★★★



Dans son célèbre roman paru en 1943, l'écrivaine et philosophe, ayant fui sa Russie natale et changé de nom pour s'expatrier aux Etats-Unis, assume une idéologie dérangeante qui fait l'apologie de la liberté totale de l'individu au mépris de toute forme d'altruisme, devenant ainsi l'égérie de l'ultralibéralisme républicain. Pour autant, l'intérêt de l'adaptation à la scène de *La Source vive* puisque c'est son titre français est de donner à entendre une parole frondeuse et nécessaire sur l'éternelle lutte des modernistes et des classiques au centre de laquelle se pose la question de l'intégrité de l'artiste dans une société salie par la tiédeur artistique, la corruption politique et la soif de pouvoir, cela représenté dans la pièce par Wynand (Hans Kesting), directeur de presse sans discernement.

Deux architectes travaillent dans le cabinet de Cameron, grand Maître désabusé en fin de parcours et s'opposent en tout point. Howard Roark (Ramsey Nasr) est brillant, idéaliste, d'une exigence inconditionnelle. Il préfère gâcher, détruire son génie plutôt que de renoncer à son intransigeance. Plus conciliant, moins talentueux, Peter Keating (Aus Greidanus Jr.) plaît à force de se soumettre aux lois du marché et aux attentes du public. Il devient une petite star et fait la une des magazines spécialisés qui le préfère au geste hautain de son concurrent mais sa descente aux enfers sera aussi fulgurante que son ascension.

Ivo Van Hove ne semble pas vouloir juger hâtivement les destins des personnages et il a raison. Il les place à un niveau équivalent et donne toutes les pistes propices à une véritable réflexion qui permettra bien à la suite du spectacle de tirer les conclusions nécessaires. Pour autant il s'engage à donner à voir et à entendre l'idéal qui agite le héros de la pièce, le rêve d'un monde nouveau, tourné vers l'avenir et l'innovation plutôt que la tradition, celui d'un autre art, visionnaire, radical, s'extirpant de l'orgie complaisante du classicisme rabougri. Cette vision sans compromis de la pratique artistique et de la création trouve une résonance toute particulière dans l'actuelle édition du festival d'Avignon.

En ayant recours à la vidéo, la musique et la technique réalisées en direct et à vue, la mise en scène propose une grande forme qui cependant n'anéantit pas le jeu. Ivo van Hove met en scène des êtres de chair et de sang, d'une beauté fatale jusque dans l'indécence, d'une complexité torturée, dans la séduction comme la destruction. L'histoire d'amour torride entre Howard Roark et Dominique Francon, journaliste et femme scandaleuse divinement interprétée par Halina Reijn, est sur ce point édifiante. Des caméras dissimulées dans les hauteurs du superbe décor – un immense atelier d'architecte – captent en gros plan les plus fines expressions et l'intensité infailible de ses acteurs hors-pair. Rien ne passe pour superfétatoire ou gratuitement hype. Tout est au service du propos très dense et questionneur. Cette maîtrise sidérante fait de *The Fountainhead* le spectacle le plus ambitieux, le plus subversif et le plus accompli de ce festival d'Avignon.

Photo © Christophe Raynaud De Lage

Source : www.toutelaculture.com

Que demande le peuple ?



Par Odile Quirot
[Voir tous ses articles](#)

Publié le 18-07-2014 à 18h28
 Mis à jour à 18h50

A+ A-

Ils parlent de quoi, les artistes à Avignon? De leur place, de politique et de désenchantement. Petite séance de rattrapage, en trois spectacles.



"The Fountainhead", d'après Ayn Rand, mis en scène par Ivo Van Hove. (@Christophe Raynaud de Lage / Festival d'Avignon)

Recommander 5 personnes le recommandent.

0

"The Fountainhead", sur la piste des artistes à l'âge du capitalisme

Un grand moment virtuose d'Avignon que ce spectacle signé Ivo Van Hove, un Néerlandais souvent très applaudi au festival. Plus de quatre heures sans longueurs, avec des comédiens au jeu direct et sec, d'une farouche quotidienneté. Ils s'emparent de monologues avec la maestria de catcheurs ailés. Les scènes s'enchaînent, se juxtaposent rapidement, renvoient entrées et sorties théâtrales au rayon inutile et ringard; ici, c'est totalement justifié. Les actions, les gestes sont parfois amplifiés, recadrés sur un écran vidéo, et accompagnées «live» par des musiciens de l'ombre, au fond d'un très vaste plateau, et d'un décor qui tient du loft chic new-yorkais, années 1920.

Ivo Van Hove a l'art d'emprunter (un peu trop toutefois) sa fluidité aux grandes séries télévisées. Il sait exalter l'art et l'importance de l'architecture. Elle est dessinée, sur le vif, par les comédiens, on voit la main qui crée. Van Hove montre la beauté, la force novatrice de l'architecture, qui est l'un des sujets de ce «Fountainhead» adapté d'un roman de 1943 d'Ayn Rand.

Cette romancière, né en 1905 à Saint-Petersbourg, exilée à New-York, a publié un autre roman célèbre, «la Grève», dont se réclame la droite américaine. On entend bien ici pourquoi, car dans «The Fountainhead», qui inspira aussi un film à King Vidor, le peuple a beaucoup d'instincts, bas, et ils font la fortune de la presse à sensation d'un patron cynique, soudain converti au bien public par l'amour. Le peuple, en somme, a mauvais goût. La démocratie, oui, donc, mais exploitée par le capitalisme...



(©Christophe Raynaud de Lage / Festival d'Avignon)

A la modernité intègre et farouche de l'architecture de Howard Roak (Frank Lloyd Wright à n'en pas douter), le patron de presse préfère les déclinaisons orgueilleuses d'un passé illustre qui n'est pas le sien, et que signe un copain de promotion de Roak, Peter Keating, un arriviste qui a les dents longues et du succès. Il est soutenu par sa mère, c'est struggle for live du côté de la petite bourgeoisie. Côté amour, aussi, c'est la guerre. Mais celui qui unit Howard Roak et Dominique Françon, critique en vue et fille d'un architecte du pouvoir, emprunte surtout en force sauvage au combat de Caïn et Abel. Ces êtres là sont des doubles, ils veulent se détruire, et un jour peut-être pourront s'aimer.

La place de l'artiste de génie est, sans ambiguïté, au-dessus du peuple. Howard Roak en paiera le prix, il sera longtemps pauvre jusqu'à casser des cailloux. Et du coup, dans ce combat à l'heure triomphante du capitalisme, c'est bien à lui que va notre sympathie. Dans sa pureté ambigüe, il est aussi un lointain descendant d'«Un ennemi du peuple» d'Ibsen. Petite réserve: on attend en vain que le spectacle d'Ivo Van Hove prenne davantage position dans le débat, passionnant, qui oppose démocratie et art.

The Fountainhead (La Source vive), d'après Ayn Rand,
mis en scène par Ivo Van Hove.
*Jusqu'au 19 juillet, Cour du Lycée Saint-Joseph.
Tournée à Amsterdam, Vilnius, Anvers, Rotterdam.*

Ravages chiliens au Cloître des Carmes

Venu de Santiago du Chili, Marco Layera, 34 ans, et sa compagnie «La Re-sentida» («le Res-sentiment») appartient à une génération rageuse qui ne sait plus comment ré-enchanter l'avenir, cet autre nom du futur. En tout cas, il renverse les icônes. La figure du président Salvador Allende est au centre de son spectacle: un jeu de massacre. Devant des banderoles à l'effigie de Fidel Castro et Che Guevara, Allende (ou du moins l'acteur qui en rejoue la figure pour les besoins d'un tournage) est pris à partie: le peuple lui demande si son idée de Révolution n'était pas que le rêve irréaliste d'un intellectuel issu, comme toujours, de la bourgeoisie. Et si cette idée valait tant d'années de sang, de douleur.

Allende, filmé en direct par une bande de ministres/ acteurs qui ont tenté de le faire démissionner, meurt en gros plan sur ce dernier mot, dérisoire: «Action». Pour ambigu, ça l'est, même s'il n'y a pas d'équivoque sur l'ogre capitaliste américain qui tira les ficelles de la chute de son régime. Allende est juché sur une tribune qui surmonte un frigidaire où s'entassent des bouteilles de coca-colas. Il est entouré de ministres déjantés, dont un Ministre de la Culture (encore un), qui sniffent de la coke.



(©Christophe Raynaud de Lage / Festival d'Avignon)

Pour le meilleur, voir du côté du baroque, quand une «balle perdue» apparaît sous la forme d'un acteur zigzagant en juste-au-corps lamé, façon cabaret grinçant. Mais quand les comédiens apostrophent, en provocation inutile, et à teneur sexuelle, aussi bien le Pape argentin François que Marine Le Pen, ça mène où? Layera croit peu au théâtre, il le dit, sinon à l'énergie des corps et à ses possibilités d'illusion. Un même rêve d'aller au bord de la mer? Qu'à cela ne tienne, les acteurs déboulent en maillot de bain, sur un flot de musique.

Layera croit-il plus à la force du réel? En tout cas, il en provoque deux intrusions. L'une dramatique, quand une écolière raconte (sous forme de petite marionnette) les tortures mortelles et immondes que lui firent endurer la junte militaire. L'autre, enjouée, qui met en scène un jeune homme de quinze ans rêvant de faire des études. La salle est sommée de lever le bras, si elle veut l'aider. Bien sûr, la majorité des spectateurs le font. Ensuite, il s'agit de donner vingt euros pour la bonne cause, les comédiens font la collecte dans la salle. Et il n'y a pas beaucoup de donateurs, naturellement. Une comédienne apostrophe un spectateur, essaie de le convaincre, se dévêt, lui propose une fellation. Toutes les utopies généreuses, intimes ou collectives, sont donc renversées.

On est mal à l'aise, surtout peu convaincu par la force critique et artistique de ce spectacle trop confus, brouillon. Layera évoque le passé, d'accord. Mais d'où et pourquoi en parle ainsi cette génération chilienne si rageuse grandie à l'heure d'internet plus que de la dictature? On est en manque. A noter que cette prise à partie du public, assez fréquente dans pas mal de spectacles d'Avignon, évoque certaines formes de remise en cause du théâtre, dans l'après 1968. Signe des temps?

La Imaginacion del Futuro, par Marco Layera.

Jusqu'au 25 juillet, Cloître des Carmes.

*Tournée en novembre à Douai, Vitry sur Seine,
en décembre au Théâtre de la Ville à Paris.*

Voix d'Egypte

Le doux son du Oud arabe est bénéfique. Musiciens, acteurs égyptiens, assis en cercle racontent et chantent l'Egypte d'hier et d'aujourd'hui. Ils sont une vingtaine, dont quatre femmes. A l'extrémité du plateau, le metteur en scène Hassan El Geretly présente, en français, les contes et les chants qu'il collecte.

Cela vous a un côté professoral dommageable, qui refroidit cette soirée où – très beau moment – les artistes font s'élever dans la nuit la rumeur des rues du Caire: harangues des marchands, voix d'un petit peuple affairé, bruisant de vitalité.

On entend une fable ancienne digne de La Fontaine, «le Loup et le chien», une chanson ironique sur «Valéry Giscard d'Estaing» (datée d'époque) et, sous forme de contes populaires, d'éternelles histoires de corruption. Et aussi un chant de révolte né sur la place Tarhir, un blues nubien ample et vaste comme le désert.



(©Christophe Raynaud de Lage / Festival d'Avignon)

La troupe El Warsha a recueilli des témoignages sur la défunte révolution égyptienne, extraits d'un spectacle programmé l'hiver prochain au Tarmac à Paris. Les paroles sont traduites, hormis celle d'une chanson pour le peuple palestinien, non prévue initialement, mais les événements dans la bande de Gaza étant ce qu'ils sont...

On aurait souhaité une traduction, même improvisée elle aussi. On salue la vitalité, le courage, l'art de ces acteurs conteurs qui, il va sans dire, ne connaissent pas les bienfaits de l'intermittence. Mais ils sont assis trop loin du public, et trop figés. On a une idée, pas la saveur, de l'esprit sarcastique du cabaret cairote, et de ce qui en perdure, malgré tout.

Odile Quirot

Haeshak. Je te survivrai, de Hassan El Gerely/El Warsha.
Cour minérale de l'Université d'Avignon et des Pays de Vaucluse.

Source : bibliobs.nouvelobs.com

20th juil
2014

[Festival d'Avignon 14- Interview] Ivo Van Hove - The Fountainhead

by Rick et Pick



 J'aime 2 personnes aiment ça.

Nous avons rencontré *Ivo Van Hove*, dans les jardins du site Louis Pasteur, pour sa création *The Fountainhead*, adaptation sur scène du roman d'Ayn Rand. Son spectacle est donné pour la première fois en France dans le cadre du Festival d'Avignon. Il revient sur son spectacle, comment il se positionne politiquement dans cette pièce par rapport au parti pris de Rand, comment il envisage son rapport avec le public.



Rick et Pick : La Source Vive est un texte d'Ayn Rand très politique, très engagé dans son positionnement, idéologique notamment, radical. Dans votre spectacle, avez-vous adouci ou embrassé totalement ce positionnement ?

Rick et Pick : La Source Vive est un texte d'Ayn Rand très politique, très engagé dans son positionnement, idéologique notamment, radical. Dans votre spectacle, avez-vous adouci ou embrassé totalement ce positionnement ?

Ivo Van Hove : Non, je ne l'ai pas adouci ! Et je ne l'ai pas embrassé totalement ! J'ai fait ce roman sur scène car c'est un grand roman d'idées ! D'idées qui nous concernent aujourd'hui. Je suis sûr qu'en France, comme en Hollande, en Europe et dans le monde, il y a ces tensions entre l'individualisme et la société. Ce sont des idées sur ces tensions...

R&P : Parlez-nous de ces deux personnages, opposés...

I.V.H. : Dans ce roman, dans notre spectacle, il y a deux jeunes architectes. L'un Howard Roark est un idéaliste : il veut suivre son idéal dans un sens extrême . Il ne veut pas écouter ses clients. Il dit « *Si tu me veux comme architecte, je fais la maison, le gratte-ciel comme je le veux, car la maison c'est moi, ce n'est pas toi* » ! L'autre architecte, Peter Keating, veut suivre les exigences du marché et des clients. Il veut faire des compromis... c'est beau aussi de donner à un client ce qu'il veut.

R&P : Mais vous, quel est votre point de vue sur des deux visions ?

I.V.H. : Pour Rand, c'est clair, elle fait le choix de l'homme idéaliste, Howard Roark. Pour moi, il y a deux positions et je voulais un équilibre, je voulais représenter les deux architectes et tous les autres personnages dans leur ambivalence. Roark, à certains moments, commet des actes répréhensibles, discutables. Il y a cette ambivalence dans chacun.

Ma position est que comme artiste, je suis, je veux être Roark. Je veux faire des choses avec une authenticité totale, je veux que mes spectacles soient uniques dans le monde, quelque chose qu'on n'a jamais vu. Je veux être totalement moi-même dans mes spectacles. Mais comme citoyen, dans une société, je crois qu'on a besoin aussi de prendre soin de l'autre. Je n'ai pas en horreur de payer des impôts, pour les autres qui ont moins d'argent, pour la sécurité sociale...

Dans ce texte d'Ayn Rand, il y a beaucoup à réfléchir, à écouter, à voir, à penser... à discuter. Moi je voulais libérer toutes les idées dans mon spectacle.

R&P : Vous êtes l'architecte de vos spectacles... Vous vous dites comme Roark. Vous ne vous souciez donc pas des attentes du spectateur ?

I.V.H. : Je ne m'occupe pas des spectateurs ! Je suis Roark dans mes spectacles ! C'est impossible de s'occuper des attentes de tous les spectateurs ! Hier, nous avons joué pour 800 personnes, avant nous étions à Barcelone, avant à Amsterdam... Ce sont des individus : tout le monde vient au théâtre pour des choses différentes. Certains viennent pour voir des acteurs fabuleux -et on peut voir les acteurs fabuleux dans mon spectacle- d'autres viennent pour la mise en scène -on peut voir j'espère une belle mise en scène- ou d'autres encore viennent pour l'adaptation du roman.

Mais je veux que le public soit là ! Je ne fais pas ça pour moi-même : je fais ça pour montrer quelque chose, ce que je pense sur la vie, sur les êtres humains, sur le monde.

R&P : La Source Vive est un roman culte pour beaucoup de gens, peu connu en France...

I.V.H. : Ce roman a été une influence pour beaucoup. Pas seulement pour les gens de droite : beaucoup se sont inspirés de ce roman, beaucoup d'adolescents notamment l'ont lu. Tous les architectes que j'ai rencontrés, TOUS, ont lu ce livre. C'est une inspiration... Car ce roman finalement, parle de l'utopie, de ce qu'on voulait mais qu'on n'a pas.

R&P : Comment expliquez-vous le fort rapport du public avec vous et vos spectacles ? Vous avez de véritables fans !

I.V.H. : Je pense que ce sont mes mises en scène... Je ne suis pas acteur, je fais parfois des interviews certes mais ce que je suis EST dans mes mises en scènes, dans mes spectacles. Je considère mes spectacles comme une oeuvre : il y a des interconnexions entre mes spectacles et c'est peut-être intéressant pour le public de suivre ça !

R&P : Vous étiez à Avignon pour les *Tragédies Romaines*. *The Fountainhead* est bien plus moderne, plus contemporain, notamment dans l'aspect politique. Comment expliquez-vous votre capacité, à chaque fois, à passer d'un univers à l'autre ?

I.V.H. : Mais C'est ma vie ! Je fais de tout... Des classiques, des textes modernes, contemporains, des scénari de films sur scène... Je cherche des textes dont je suis totalement amoureux ! Je n'avais encore jamais mis en scène de roman : avec ce livre, j'ai été amoureux dès le premier mot ! Mes idées partent toujours de lectures !

Rick Panegy

Category : Festival Avignon 2014, Festival avignon 2014 IN, Festival d'Avignon

Tags : Ayn Rand, Festival d'Avignon, Festival d'Avignon 2014, Interview, Ivo Van Hove, La Source Vive, The Fountainhead

0 Comm

Source : www.ricketpick.fr

AVIGNON 2014. " FOUNTAINHEAD " OU LE LIBERALISME MIS A NU.VIRTUOSITE SOUFLANTE d'IVO VAN HOVE

CHRONIQUE SCENE | dimanche 20 juillet 2014 à 0h07

Article

Image (1)

Commentaires

Envoyer

Imprimer

Recommander

Partager

2

+1

0

Tweeter

0

Images



"The fountainhead" Ivo Van Hove - (c) Christophe Reynaud de Lage/Festival d'Avignon

Mots clés

Ivo van Hove

Peut-on placer deux visions de l'architecture au centre d'une pièce, tirée d'un roman sur les années 1920 et captiver le public pendant quatre heures ? Pari tenu pour le Belge Ivo Van Hove, dont l'ambition fait l'unanimité du public et de la presse.

Critique:****

Au départ un roman relativement peu connu en Europe, d'Ayn Rand, écrivaine américaine d'origine russe qui pose deux manières de concevoir l'architecture, "sociale et utile" ou œuvre d'art "pure", individualiste. Le roman et la pièce proposent aussi -avec quelle intensité- une réflexion philosophique sur la société des années 1920, étrangement semblable à la nôtre. Comme si un siècle plus tard on

faisait machine arrière vers un libéralisme pur et dur.

Roman et "théâtre d'idées", donc, revendiqué par Ivo Van Hove, mais pas question ici de manichéisme à la Hugo, entre le bon et le mauvais, l'ignoble arriviste sans talent opposé au pur génie incompris par une société ingrate. Certes le petit génie individualiste, Howard Roark, bénéficie d'une "aura" il préfère l'art pur, la pauvreté et l'incompréhension à l'approbation sociale, l'ambition et le cynisme qui rapportent gloire et fortune. Mais son discours final sur la société donne froid dans le dos. Inversement il n'est pas reluisant, Peter Keating, le petit "copieur", adepte d'une architecture sociale sans ambition, au goût du client, et qui largue sa fiancée pour la fille du patron. Mais au long des quatre heures d'un spectacle tendu, les nuances s'accumulent et la passion amoureuse vient bouleverser tous les critères. Le balancier affectif de l'ensemble, la belle Dominique Francon, la fille du patron architecte, remet les pendules à l'heure. Son personnage, central, sado-maso, est à la fois le reflet du cynisme général, dont elle n'est jamais dupe, la juge de ses amants qu'elle méprise ou adule, et la clef de toutes les contradictions des personnages. La deuxième partie introduit un personnage fort, Gail Wynand, un magnat de la presse people sans scrupules jouant sur les basses passions de ses lecteurs pour devenir richissime et politiquement puissant. La manière dont ce cynique "séduit" Dominique tout en lui laissant sa

liberté, ses points communs paradoxaux avec l'architecte solitaire, tout ce tissu complexe, avec ses surprenants rebondissements nourrit la trame.

Une trame complexe tenue à bouts de bras par une équipe d'acteurs hollandais simplement fabuleux de naturel, d'intensité, de justesse. Pas une seule faiblesse même dans les rôles secondaires : un régal. Mais ces acteurs sont à leur sommet parce qu'ils évoluent sous la direction d'Ivo Van Hove, étonnant de précision dans la direction d'acteurs et dans une scénographie de Jan Versweyveld d'une architecture à la fois complexe et évidente. Sur un immense plateau, comme un bureau d'architectes, le spectateur voit le spectacle se construire, avec tous les techniciens agissant à vue. Ajoutez des projections vidéo qui alternent images réalistes, dessins architecturaux, gros plans et scènes d'amour dans une ambiance bleutée. Et puis ce rythme souple d'une musique d'Eric Sleichim jouée live par le groupe Blindman qui accompagne et l'évolution des acteurs sur le plateau et les subtilités du texte très bien surtitré. Et vous obtenez ce spectacle " total ", où l'intelligence et la sensibilité du spectateur sont sollicitées constamment, sans effort. On sort de ce spectacle de 4H comme des 8H30 du *Faust*, de Nicolas Stemann, l'an dernier à la Fabrica : simplement heureux !

The fountainhead, la source vive, d'après Ayn Rand, m.e.s Ivo Van Hove

Avignon jusqu'au 17 juillet-

-Anvers , De Singel le 4 octobre www.desingel.be

-Amsterdam, du 26 août au 3 octobre www.tga.nl

Christian Jade RTBF(be)

Source : www.rtbf.be